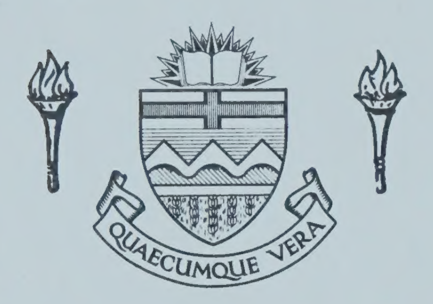

QUAECUMQUE VERA

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

ANALYSE DES THEMES DANS <u>GERMINAL</u>

by

© PHIL R. DICKSON

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1970

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

ANALYSE DES THEMES DANS GERMINAL

by

©PHIL R. DICKSON

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1970

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled L'Analyse des thèmes dans Germinal, submitted by Phil R. Dickson in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

A thematic analysis of Emile Zola's Germinal reveals seven major groups of themes: nature; denaturation; inaction; action; emotive forces; destruction and death; salvation and savior. Each group of themes is composed of individual but related themes.

The theme-group "nature" contains the individual themes of darkness, night, obscurity, black, cold, wind, changing seasons, love, fertility, creation and germination. Within the theme-group "denaturation" the analysis reveals the individual themes of physical suffering, (especially hunger), deformation, degeneration, dehumanisation, submission, fatalism, bestiality, monstrosity, unnatural and adulterous love. The individual themes contributing to the general theme-group of "inaction" are passiveness, indifference, resignation, fatalism, and hopelessness. Political action, originating largely in ideology, as well as the inherent idea of the "outsider" who agitates, are the main constituents of the theme-group "action". The principal themes of the theme-group "motive forces" are anger, jealousy, hatred, revolt, and vengeance. Violence, destruction, forbodings of inevitable disaster, and death itself are the major themes within the theme-group "destruction and death". The theme-group "salvation and savior" includes the role of the principal character as

well as the hope, presented in various forms, of a new era and a new life of justice and dignity for the miners.

An overall view of the analysis of the themes in Germinal reveals a close relationship between the various major themes and a progressive development from one group of themes to another. The various themes thread themselves throughout the novel, however purposefully, in such a way that it is difficult to delineate the individual groups. Some of the theme-groups have a negative or a creative value, and thereby come into opposition with each other. However, in some instances, the two opposing values conflict within the one theme-group.

The theme of germination is found throughout the novel. Sometimes the rotation of the seasons introduces it; but often it is simply and directly the development of an idea or act in relation to another theme. Because of its constant presence in the thematic progression, the theme of "germination" becomes the cohesive theme in the overall development of the novel.

RESUME

Une analyse thématique de Germinal par Emile Zola révèle sept groupes de thèmes majeurs: la nature; la dénaturation; l'inaction; l'action; les forces émotives; la destruction et la mort; le salut et le sauveur. Chaque groupe de thèmes comprend des thèmes individuels mais connexes.

Le groupement de thèmes de "la nature" contient les thèmes individuels des ténèbres, de la nuit, de l'obscurité, du noir, du froid, du vent, des saisons changeantes, de l'amour, de la fécondité, de la création, et de la germination. Dans le groupement de thèmes de "la dénaturation" l'analyse révèle les thèmes de la souffrance physique, surtout de la faim, de la déformation, de la dégénération, de la déshumanisation, de la soumission, du fatalisme, de la bestialité, de la monstruosité et de l'amour dénaturé et adultère. Les thèmes qui constituent le groupement de thèmes de "l'inaction" sont la passivité, l'indifférence, la résignation, le fatalisme, et le désespoir. L'action politique, qui a surtout des origines idéologiques, tout comme l'idée inhérente de "l'étranger-agitateur" sont les composants principaux du groupement de thèmes de "l'action". Les thèmes essentiels dans le groupement de thèmes des "forces émotives" sont la colère, la jalousie, la haine, la révolte, et la vengeance. La violence, la destruction, les pressentiments du désastre

inévitable, et la mort elle-même sont les thèmes majeurs dans le groupement de thèmes de la "destruction et de la mort." Le groupement de thèmes du "salut" et du "sauveur" inclut le rôle du personnage principal et l'espoir — présenté sous diverses formes — dans une ère nouvelle et dans une vie nouvelle de justice et de dignité pour les mineurs.

Une vue globale de l'analyse des thèmes de Germinal révèle des liens étroits entre les divers thèmes majeurs et un développement progressif d'un groupe de thèmes à l'autre. Les divers thèmes s'enchêvetrent dans le roman avec dessein, mais de telle manière qu'il est difficile de délinéer les groupes individuels. Quelques groupes de thèmes ont une valeur négative ou une valeur créatrice et, par conséquent, s'opposent l'un à l'autre. Cependant, les deux valeurs entrent parfois en conflict à l'intérieur d'un seul groupe de thèmes.

Le thème de la "germination" se manifeste d'un bout à l'autre du roman. Quelquefois la ronde des saisons introduit le thème de la germination mais parfois il résulte simplement et directement du développement d'une idée ou d'un acte par rapport à un autre thème. A cause de sa présence constante dans la progression thématique, le thème de "la germination" devient l'élément cohésif dans le développement du roman entier.

Je remercie le Dr. C.H. Moore de m'avoir aidé dans la préparation de cette thèse.

TABLE DES MATIERES



INTRODUCTION

L'histoire de Germinal, qui fait partie de la série Les Rougon-Macquart, se situe historiquement vers la fin du Second Empire. Zola a commencé cette oeuvre au mois d'avril 1884 et l'a terminée au mois de janvier 1885. Dans cette étude, en laissant de côté les éléments historiques et sociaux, on essayera de dégager les thèmes du roman et de saisir les rapports qui existent entre ces thèmes. Les thèmes, dégagés par l'analyse textuelle du roman, sont les mêmes qui sont traités généralement dans la littérature analytique et critique. Cette étude prend comme point de départ une étude qui se limite à l'interprétation du roman. Les études critiques employées ne servent qu'à consolider les découvertes thématiques faites au cours du roman.

Le plus grand spécialiste contemporain de Zola, Elliot M. Grant, déclare au sujet de Germinal: "Zola was fully aware that he was writing both a novel of action (the narrative of a strike) and a 'tableau de moeurs' in which the conditions of life in a given occupation and area were being revealed to his compatriots."[1] Selon Angus Wilson cette vue de la société se caractérise par une coupe horizontale et non verticale.[2] En d'autres mots Zola présente des vues de la société en détail suffisant mais non pas trop analytique. Afin de monter ce tableau Zola a dû choisir soigneusement les aspects particuliers de la société qu'il voulait présenter. D'après

J.H. Matthews, le tableau que Zola nous présente

> . . . fait donc penser à une collection d'instantanés pris par un photographe habile: il a reproduit la réalité, mais d'un point de vue, dans une perspective, et sous une lumière qui la dotent d'une signification volontairement particulière. . . .[3]

Si, en effet, l'auteur nous donne l'histoire de Germinal dans une perspective personnelle et bien choisie, il faut reconnaître que l'ensemble de ce roman ne présente pas nécessairement d'une manière objective et totale ce qui se passait dans la société des mineurs. Comme dit un des traducteurs de Germinal, l'auteur de cette épopée

> . . . is not merely concerned with demonstrating some theory of his about trade unions or socialism, but with universal human nature, the conflicts of self-interest, the instinctive motives of gain and self preservation which underlie all man's actions, and which so many political theorists ignore.[4]

J. H. Matthews semble accepter une telle idée des thèmes en nous disant que la fresque composée par Zola dans ce roman est celle de "la révolution des hommes contre les forces représentées par les choses qui les entourent."[5] En parlant de ces formes, Curt Hohoff les voit surtout comme des forces intérieures et dit que Zola "nous a révélé l'homme des masses, dominé par ses instincts et ses désirs."[6] Que ce soient des forces "extérieures" ou "intérieures", elles font partie des thèmes étudiés dans cette thèse. Tous ces thèmes contribuent à établir un tableau de l'homme tel que l'humanité doit le reconnaître. On ne peut pas vraiment isoler un thème d'un autre, bien qu'il soit permis

de les grouper pour faciliter l'analyse. Une réplique de Zola confirme cette interdépendence des thèmes et l'idée de leur unité: "Vous mettez l'homme dans le cerveau, je le mets dans tous ses organes. Vous isolez l'homme de la nature, je ne le vois pas sans la terre d'où il sort et où il rentre."[7] On doit donc essayer de former une vue globale de l'homme que Zola fait vivre dans son roman. E.M. Grant va jusqu'à proposer que le vrai héros du roman est l'humanité elle-même:

> If there is a hero in Germinal, it is humanity itself, - humanity with its woes and sufferings, but also with its aspirations and its struggles for a better life.[8]

La progression thématique du roman telle que présentée dans cette thèse indiquera que l'univers mental de Zola a la même sorte d'envergure que Grant a supposé. Néanmoins, nous verrons par cette même progression thématique que cet univers mental n'est pas fixe ou statique. Il se crée grâce à l'interaction des thèmes particuliers de telle sorte que la progression se fait dans une direction distincte.

Il est difficile de dissocier l'étude des thèmes et l'étude des images dans l'oeuvre de Zola. Selon Grant, Zola emploie ses images "not to explain action, but to confer greater stature on reality."[9] Cette fidélité au réel des images ou des instantanés viendrait du fait que "Zola ne consentirait jamais à se détourner de la réalité

quotidienne."[10] Il y a cependant des fois que l'auteur se laisse emporter par cette fidélité au réel. L'auteur a le but "de bagarrer avec . . . [le lecteur] jusqu'à ce qu'il soit convaincu" et accepte la réalité quotidienne telle que Zola la voit.[11] Les descriptions imagées des forces qui contribuent à cette réalité sont plus fréquentes dans les premiers chapitres car c'est ici que Zola éprouve le besoin d'accumuler la masse des impressions nécessaires pour la création d'un milieu.[12]

Dans les Notes de Zola on trouve ce que l'on peut nommer sa devise pour la série de romans Rougon-Macquart et surtout son oeuvre Germinal: "Mon étude est un simple coin d'analyse du monde tel qu'il est. Je constate purement."[13] L'étude que l'on fait dans les chapitres suivants adopte ce même point de vue à l'égard de l'oeuvre de Zola tout en acceptant la validité d'autres méthodes d'étude, pour les mêmes raisons qu'a données Philip Walker:

> I believe that Zola is so extraordinarily complex and paradoxical, indeed, so crafty an artist that, more than many others, he is capable of appearing different things to different students of his art, each of whom may be right according to his point of view and the investigational methods he employs.[14]

Dans cette thèse, comme dans les études faites par des spécialistes de Zola on reconnaît que deux des thèmes majeurs sont la vie et l'espoir.[15] L'analyse du premier se fait dans les chapitres I à VI inclusivement.

Le dernier sera analysé dans le chapitre VII et dans ce chapitre on verra à quel point ce thème de l'espoir est présent au cours du roman. Il est à noter que le titre même du roman signifie l'espoir aussi bien que la vie. Néanmoins, il faut avouer que les thèmes de "la vie" et de "l'espoir" ne constituent pas en eux-mêmes une vue globale de l'homme ou de son existence. Ce ne serait qu'une vue partielle qui laisse de côté tout ce qui s'oppose à l'espoir de l'homme, tout ce qui menace ou détruit sa vie. Nous aurons donc à mieux analyser ces deux thèmes et leurs rapports avec d'autres thèmes pour déterminer si ces deux thèmes-là sont, comme le prétendent des spécialistes de Zola, les deux thèmes principaux ou centraux de l'oeuvre.

NOTES

1 E.M. Grant, Zola's "Germinal" A Critical and Historical Study (Leicester University Press, 1962), p. 11.

2 Angus Wilson, Emile Zola. An introductory study of his novels (New York, 1952), p. 54.

3 J.H. Matthews, Les Deux Zola - Science et Personnalité dans l'Expression (Genève, 1957), p. 81.

4 L.W. Tancock, trans. Germinal, by Emile Zola (London, 1954), p. 12.

5 Matthews, p. 88.

6 Curt Hohoff, "L'Oeuvre de Zola jugée par un jeune Catholique allemand," Présence de Zola, ed. Fasquelle (Paris, 1953), p. 45.

7 Matthews, p. 16.

8 Grant, p. 103.

9 Grant, p. 109.

10 Matthews, p. 82

11 Henriette Psichari, Anatomie d'un chef-d'oeuvre, "Germinal" (Paris, 1964), p. 10.

12 F.W.J. Hemmings, Emile Zola (Oxford, 1953), p. 189.

13 Cité par Hemmings, p. 73.

14 Philip D. Walker, "Concerning Color in Germinal," PMLA, LXXIX (1964), p. 350.

15 Voyez I.M. Frandon, "Art et pensée de Zola d'après Germinal," Cahiers Naturalistes, No. 5 (1956), p. 219.

CHAPITRE I

THEMES DE LA NATURE

La nature est le véhicule principal dont Zola se sert en présentant les personnages du roman ainsi que leurs caractères. Le thème des ténèbres et ses variations — la nuit et l'obscurité — contribue principalement à établir le milieu général et l'ambiance du roman. Liée à ce thème, la couleur noire accentue davantage cette ambiance. Le vent et le froid, étroitement associés au thème des ténèbres, ajoutent encore des éléments à la création du milieu général et de l'ambiance. Un autre thème majeur de la nature, celui de l'amour, se manifeste dans chaque partie du roman. Dans ce chapitre de la thèse je traiterai l'amour exclusivement comme un thème de la nature ainsi que les idées de germination, de fécondité et de création qui s'y rattachent. L'analyse de tous ces thèmes se fera en les considérant comme des forces naturelles qui dans une grande mesure contrôlent les actions des personnages.

Le thème des ténèbres et ses variations — la nuit et l'obscurité — se présentent fortement dans la première partie de ce roman que l'auteur a divisé en sept parties. Zola a comme but au début de bien établir le milieu général et son ambiance. L'emplacement de la mine nommée "le Voreux," du coron, et la situation de la ville de Montsou sont dans ce milieu ténébreux et obscur (". . . la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une

épaisseur d'encre, . . ." I,9).* A la page suivante, l'auteur répète l'image de la nuit épaisse: ". . . cette plaine rase, noyée sous une nuit si épaisse." On ressent la force et le poids de cette image de ténèbres. C'est dans le milieu général et dans l'ambiance créés par ces thèmes naturels — ou plutôt "sous" ce poids et sous cette force de la nature — que Zola situe le coron: ". . . le coron dormait sous la nuit noire" (I, 21). A l'intérieur même d'une maison du coron Zola donne encore une image de ténèbres: "Des ténèbres épaisses noyaient l'unique chambre . . ."(I, 21). Les ténèbres voilent les bâtiments de la mine aussi bien que ses environs: ". . . des bâtiments mal éclairés, pleins de trous noirs . . . plongé[s] dans une nuit si profonde, qu'il [Etienne] marchait les mains en avant, pour ne pas se heurter" (I, 31). Ce n'est que dans la quatrième partie du roman qu'on retrouve le thème des ténèbres par rapport aux bâtiments et à la surface. Ce sont les bâtiments de la mine qui sont mis en évidence: "La masse sombre des bâtiments s'alourdissait sous les ténèbres croissantes" (IV, 246). Cependant, afin d'assurer que le lecteur retient l'image de l'obscurité de tout ce qui existe à la surface,

---

*Emile Zola, Germinal, Texte de l'édition Eugène Fasquelle. Notes et Commentaires de Maurice Le Blond. Paris: François Bernouard, 1928. Toutes les citations de Germinal et toutes les réferences à ce roman se rapportent à cette édition et seront indiquées dans le texte par le numéro de la partie du roman et de la page.

chaque partie du roman offre un coup d'oeil sur l'emplacement de ces bâtiments et sur les environs. Les environs sont toujours décrits ainsi: "La plaine se noyait sous l'épaisse nuit . . . " (V, 385). Une des dernières images du paysage indique encore "des chemins noyés de ténèbres . . . " (VII, 534). La description de la mine inclut cependant cette même sorte d'image dans chaque partie du roman. Dans la cinquième partie, l'auteur nous dit que "les bâtiments de la fosse se devinaient, dans la nuit noire, à un redoublement d'ombre, étroite de quelques lanternes" (V, 310). Dans la sixième partie du roman la vieille mine Requillart maintient cette image de l'obscurité: " . . . la mèche se noyait, et tout retomba aux ténèbres" (VI, 435). Dans la septième partie nous trouvons la dernière image du Voreux et, comme dans la première partie, la mine est toujours "la fosse vague dans l'ombre" (VII, 472). Les images de la surface de la mine, du coron, et des environs semblent bien faire partie de ce thème naturel des ténèbres, de la nuit et de l'obscurité.

Au fond de la mine nous trouvons ce même thème des ténèbres et de l'obscurité (on s'attend d'ailleurs à ce que le fond d'une mine soit obscure): " . . . les yeux s'habituaient à l'obscurité . . . au fond de cette nuit sans astres . . ."(I, pp. 46 et 51). Le thème réapparaît dans le passage où Zola nous décrit un éboulement

au fond: "Ce convoi sous la terre, au milieu des épaisses ténèbres, n'en finissait plus . . .(III, 203). Le travail dans la mine Jean Bart continue ce thème et Zola indique que "tout roula au fond des ténèbres . . . au travers des voies obscures" (V, pp. 323 et 326). Le thème est repris encore dans la dernière partie du roman: " . . . c'était la nuit, une profondeur sans fond de ténèbres" (VII, 475) et " . . . l'éternelle nuit où il avait vécu" (VII, 515) pour nous indiquer le milieu où le cheval Bataille avait passé la plus grande partie de sa vie. Zola ne s'occupe pas de ce thème des ténèbres au fond de la mine dans toutes les parties du roman probablement parce que le lecteur s'attend à ce que le fond soit bien obscur et ténébreux. Il n'est donc pas besoin que l'auteur souligne ce fait. Par contre, l'image de la surface ténébreuse doit être renforcée pour le lecteur d'un bout à l'autre du roman.

Ce thème prend souvent une signification spéciale en s'alliant à l'idée de la mort: "ces ténèbres mortelles" (I, 60) est une description du fond de la mine que l'on rencontre au début du roman. L'association avec la mort s'impose fortement lors de la mort de Maigrat: "Les injures redoublèrent, pendant que le mort . . . regardait . . . de ses grands yeux fixes, le ciel immense d'où tombait la nuit" (V, 383). L'association nuit-mort se termine dans les toutes dernières pages du roman: "C'était la nuit complète, absolue, cette nuit de la terre qu'ils dormiraient,

sans jamais rouvrir leurs yeux à la clarté du soleil" (VII, 524).

Dans la quatrième partie du roman, Zola décrit la foule elle-même par rapport à ce thème des ténèbres: " . . . la foule restait noyée de ténèbres . . . Lui [Etienne], noir également, faisait au-dessus d'elle, en haut de la pente, une barre d'ombre" (IV, 295). Cette image où s'associent la foule et les ténèbres est significative puisque c'est ici le commencement de la révolte de la foule de mineurs. Il est même logique que leur révolte commence dans les ténèbres car la vie misérable de ces gens a été façonnée par ce milieu d'obscurité.

Les gens du pays sont habitués à la vie dans les ténèbres du fond de la mine. Quand on voit Etienne, un étranger, on se demande s'il pourra s'y habituer lui aussi. Etienne ne le peut pas et dans la sixième partie du roman les ténèbres lui sont d'une pesanteur insupportable et menaçante. Tout au cours du roman on attend cette réaction de sa part, mais elle ne se révèle qu'au moment de son isolement dans la vieille fosse Réquillart:

> Seule la lumière menaçait de manquer . . . Etienne n'alluma plus que pour manger. Les morceaux ne passaient pas, lorsqu'il les avalait dans la nuit. Cette nuit interminable, complète, toujours du même soir, était sa grande souffrance. Il avait beau dormir en sûreté, être pourvu de pain, avoir chaud, jamais la nuit n'avait pesé si lourdement à son crâne. (VI, 392)

Bien que les mineurs soient habitués aux ténèbres, ils en ont peur quand même. Chaval, Catherine, et Etienne "aimaient mieux sauter tout de suite, que de durer dans les

ténèbres . . .(VII, 520). Enfermés dans la mine ils rejettent les précautions normales et allument leur lampe pour chasser les ténèbres.

Dès le début du roman les ténèbres et la nuit se joignent aussi au thème de l'inconnu. Au premier chapitre, par exemple, une telle image se présente: "Tout s'anéantissait au fond de l'inconnu des nuits obscures . . . (I, 14). Plus souvent, on trouve la couleur noire en association avec le thème des ténèbres, de la nuit, de l'obscurité, et même de l'inconnu. Pour indiquer que la nuit de l'arrivée d'Etienne est d'une noirceur profonde Zola la décrit ainsi: ". . . il semblait que les ténèbres fussent d'un noir inconnu . . ."(I, 46) et ". . . tout retombait dans le noir . . ."(I, 46). La deuxième partie du roman continue cette association de la couleur et du thème: "Le village dormait déjà, tout noir dans la nuit" (II, 141). Dans la partie suivante l'association devient plus étroite: "Il faisait nuit noire" (III, 206). La même image se retrouve dans les quatrième et cinquième parties: " . . . la nuit se faisait noire . . . " (IV, 281); "Souvent, il arrivait ainsi, à la nuit noire" (V, 409).

Ailleurs la couleur noire s'emploie régulièrement en association avec les personnages. Puisque le travail de mineur est très sale, le noir décrit l'apparence normale des mineurs au travail: "Ils étaient déjà noirs de charbon . . . (I, 48); "Maintenant qu'elle [Catherine] était noire . . ."

(I, 53). La description d'un des mineurs se sert de la couleur noire: " . . . ses cheveux coupés ras et ses grosses moustaches étaient d'un noir d'encre" (II, 87). Les hommes au travail sont décrits comme "ce galop d'hommes noirs au fond de ces trous de taupe" (IV, 201). De même, la foule est "un flot noir, une cohue qui débouchait en hurlant du chemin de Vandame" (V, 362). Le petit soldat Jules est "l'éternelle silhouette noire de la sentinelle, plantée sur le terri, au-dessus de la plaine" (VI, 397).

Un aspect secondaire de cette association de la couleur noire et des personnages est la description des habits que portent les personnages. Zacherie, un des mineurs, est habillé "dans un tricot de laine noire" (II, 123) et sa soeur, Catherine, est "coiffée d'un bonnet de tulle noir, tout simple" (II, 126). Pourtant, l'emploi de cette couleur ne se limite pas à décrire les vêtements des mineurs; une dame bourgeoise est "drapée d'une mante de velours noir" (II, 114) et un monsieur porte "une redingote noire" (II, 117). Dans les premières parties du roman l'auteur établit de cette manière le vêtement distinctif des deux classes tout en employant le noir. Madame Rasseneur porte "son éternelle robe noire" (III, 153). Ces robes noires sont typiques des femmes de la classe ouvrière. La robe de Madame Hennebeau "toute en soie noire" (IV, 217) fait contraste avec les simples

habits noirs des femmes du prolétariat.

Ailleurs, le noir comme couleur s'attache à des idées plus abstraites en leur donnant une présence réelle. Nous avons déjà cité "les ténèbres d'un noir inconnu." C'est aussi à la mort que l'emploi du noir s'associe, par exemple: "Deux surveillants . . . lavèrent à l'éponge ce cadavre noir de charbon, sale encore de la sueur du travail" (III, 203).

Plus généralement ce thème du noir fait partie de la description du milieu. Ce pays du charbon a ses traits particuliers, comme "une boue spéciale . . . noire comme de la suie délayée" (II, 96). Zola répète cette même description du milieu noir: "L'éternelle boue noire avait séché, une poussière noire montait . . . "(III, 165). En général, l'auteur ne veut pas qu'on perde de vue "la campagne noire" (III, 172). Dans la quatrième partie l'esquisse des environs présente "ce désert des pays noirs" et "ces éternelles routes noires" (IV, 214). Les "maisons noires de Marchiennes" (V, 349) s'ajoutent à la sombre fresque que Zola nous crée. L'auteur ne reprend cette peinture des environs que dans la dernière partie du roman où il emploie de nouveau l'image d'une "campagne noire" (VII, 533).

En quittant la description du milieu générale pour en voir les éléments particuliers, par exemple les bâtiments de la mine, on y découvre "tout le noir du

Voreux" (I, 77); et en entrant dans quelques-uns de ces bâtiments on trouve le "plafond sali d'une poussière noire" (I, 35) et "l'escalier noir" (I, 37). Cette image de noirceur est reprise dans la description de la machinerie où l'on voit "les cables qui filaient d'une aile noire et muette d'oiseau nocturne" (III, 146). Enfin, vers la fin du roman on retrouve la même image qu'au début, "la masse noire de la fosse" (VII, 472).

Comme nous avons déjà indiqué, le lecteur n'est pas surpris que le fond de la mine soit décrit en images caractérisées par la couleur noire. Zola nous introduit dans les "galeries noires" (I, 77) et dans l'"humidité noire" (I, 40) du fond. Cette image est reprise où il s'agit de la mine Jean Bart et l'auteur nous dit: "La voix se perdait au loin, dans la galerie noire" (V, 323). La dernière partie du roman reprend l'image "des galeries noires" (VII, 515) du début.

Le coron aussi est dépeint à l'aide de la couleur noire. L'intérieur d'une maison se décrit dans les mêmes termes que la mine: " . . . une fine poudre de charbon, qui poudrait à noir le sol, les murs . . . "(I, 70). La deuxième partie nous présente le ménage Levaque chez qui "la salle était d'une saleté noire" (II, 111). Il est vrai que tous les foyers ne sont pas ainsi; cependant, cette description sert à nous faire mieux connaître la mentalité de ce ménage en particulier. C'est dans le

même but que l'auteur décrit la maison de Cheval comme "la maison . . . noire et silencieuse" (VI, 430).

Bien que le thème des ténèbres et du noir comporte l'idée du froid, le froid comme thème se trouve principalement en association avec le thème du vent. Dans la première partie du roman cette association est très évidente. Zola y décrit le froid ainsi: " . . . le vent redoublait, une bise glaciale, dont les grandes haleines régulières passaient comme des coups de faux" (I, 11). Au deuxième chapitre des mineurs qui partent au travail "sous les rafales . . . grelottaient de froid" (I, 30). Au fond de la mine les mineurs travaillent dans le froid et le vent: "dans la galerie . . . soufflait un vent glacé" (I, 42). Ces conditions existent même à l'intérieur des bâtiments: "Il était glacé, des courants d'air entraient de partout" (I, 32). Le vent et le froid s'allient de nouveau dans la quatrième partie: "Dehors, la journée . . . était glacée par une aigre bise du nord-est" (IV, 218). Une image du froid moins sévère se présente là où Zola parle d'"un ciel clair de gelée, une de ces belles journées d'hiver où la terre dure sonne comme un cristal sous les pieds" (IV, 289). Cette image d'un froid d'hiver revient dans la cinquième partie: "le jour se levait, très clair, un jour gai de grande gelée" (V, 314). Une des dernières images de ce temps froid se trouve dans la sixième partie où "la neige tombait . . . une gelée

glaçait l'immense nappe" (VI, 401).

Souvent le froid se fait sentir dans la description des personnages, comme dans la deuxième partie où "brusquement . . . parurent les premiers charbonniers . . . le visage noir, les vêtements trempés, croisant les bras et gonflant le dos" (II, 117). Un autre exemple en est la description de la sentinelle: "Le petit soldat grelottait sans se plaindre . . . les mains si raides de froid, qu'il ne sentait plus son arme" (VI, 399).

Le froid se révèle sous forme de contraste dans la deuxième partie du roman où "la Maheude et ses petits entrèrent glacées . . . saisis d'un effarement peureux, en se voyant dans cette salle [le salon bien chauffé de la famille bourgeoise, les Grégoire] où il faisait si chaud . . ."(II, 91). Un autre contraste est créé par le changement de temps: "On ne grelottait plus, une haleine tiède soufflait des lointains de la plaine . . ."(III, 149).

Une association entre le froid, le vent et la souffrance physique s'établit fréquemment au cours des première, troisième, cinquième et septième parties du roman. La souffrance physique d'Etienne lors de son arrivée à Montsou va de pair avec l'image du milieu froid: "[Il] . . . marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste . . ."(I, 9). C'est la même souffrance que connaissent les mineurs sortis du fond: "Il y avait déjà là une cinquantaine d'hommes, mouillés et grelottants, sous les fluxions de poitrine qui soufflaient

de partout" (I, 66). Devenu mineur lui-même, Etienne souffre comme eux: " . . . il grelottait et il se chauffait le dos à la baraque, devant le grand feu" (III, 145). Chaval exprime cette souffrance de tous en s'exclamant: "-Bigre! mais je crève de froid . . . " (V, 324). Cette association entre la souffrance physique et le froid devient un thème majeur dans la septième partie lors de l'ensevelissement de Catherine et d'Etienne dans la mine: "mouillés, grelottants, ils s'installèrent" (VII, 517); mais "leurs jambes semblaient fondre, dans ce bain de glace" (VII, 526); et "ils grelottaient sous leurs minces vêtements de toile . . . " (VII, 534). Déjà dans la quatrième partie ce double thème de froid et de souffrance avait été renforcé par une allusion à la mort:

> Pour comble de misère, il gelait très fort, les femmes voyaient diminuer leur tas de charbon, avec la pensée inquiète qu'on ne le renouvellerait plus aux fosses, tant que les hommes ne redescendraient pas. Ce n'était point assez de crever de faim, on allait aussi crever de froid. (IV, 239)

Sur un autre plan — le plan psychologique — la peur de mourir s'exprime en termes de froid, comme dans la cinquième partie du roman où Madame Hennebeau, lors du passage de la foule des mineurs, pense à son danger: "L'idée qu'il suffisait d'un regard, entre les planches de cette porte disjointe, pour qu'on les massacrât, la glaçait" (V, 364). Peu de temps après, Cécile Grégoire connaît cette peur de la froide mort: "[Elle] . . . grelottait, les jambes

paralysées . . . des mains froides venaient de la prendre au cou. C'était le vieux Bonnemort . . . " (V, 377).

Comme nous avons déjà constaté, le thème du froid se lie principalement au vent. En plus du rapport entre le froid et la mort, il y a un rapport analogue entre le vent et la violence des mineurs qui va éclater. Le vent redouble dans la première partie: "A chaque bourrasque, le vent paraissait grandir, comme s'il eut soufflé d'un horizon sans cesse élargi" (I, 18). Ce redoublement du vent se fait sentir surtout quand la foule de mineurs en révolte marche sur les mines: " . . . sur la route vide un vent de tempête semblait souffler, pareil à ces rafales brusques qui précèdent les grands orages" (V, 363). L'emploi de l'image du vent et d'un orage imminent par rapport à la violence des mineurs est surtout significatif dans la troisième partie du roman où il sert à annoncer les troubles à venir. "Dehors, un vent d'orage s'était levé, soufflant de grandes poussières noires . . . " (III, 168). "L'orage menaçait toujours" (III, 172) tout comme le mécontentement des mineurs.

Comme les forces de la nature et leurs images répétées constituent des thèmes dans ce roman, il n'est pas surprenant que les saisons changeantes sont importantes dans la progression du roman. L'histoire d'Etienne

Lantier commence sous "les rafales du vent de mars" (I, 9). Au début de la troisième partie, on nous dit que "le printemps était venu" (III, 148). "Les jours s'allongeaient encore, il avait fini, en mai, par descendre au soleil levant . . . " (III, 148). On passe par l'été, comme indique l'image dans le paragraphe précédent où il s'agit de l'orage d'été. Puis "l'automne s'avançait, les froids d'octobre avaient rouillé les petits jardins du coron" (III, 182). Avec l'arrivée de l'automne, "c'était encore une saison de grande misère qui commençait" (III, 183). Les saisons, le froid et la souffrance sont donc étroitement alliés et contribuent à créer le milieu: "Les premiers froids de novembre avaient dénudé l'immense plaine . . . " (III, 205). Le lecteur revoit l'image de la plaine rase du commencement du roman. Dans la quatrième partie nous sommes en plein hiver: "On était aux premiers jours de janvier, par des brumes froides qui engourdissaient l'immense plaine" (IV, 265). Cette saison de misère continue dans la sixième partie: "La première quinzaine de février s'écoula encore, un froid noir prolongeait le dur hiver, sans pitié des misérables" (VI, 389). Mais, enfin la saison change et "le dégel commençait, un dégel froid et lent" (VI, 427). "Le dégel augmentait, un ruissellement d'averse tombait des toitures, une sueur d'humidité coulait des murailles . . . " (VI, 430). Le soulagement tant attendu du printemps

arrive dans la septième partie: "Justement, le temps s'était mis au beau, un clair soleil, un de ces premiers soleils de février dont la tiédeur verdit les pointes des lilas" (VII, 456). Etienne, enfin délivré de son ensevelissement dans la mine, exprime le sentiment qu'"il faisait bon respirer cet air si pur du printemps précoce" (VII, 534); " . . . il eut une sensation de plein air, de ciel libre, et il respira largement. . . . Cette chaleur de vie gagnait, s'étendait, . . . Il faisait bon vivre, le vieux monde voulait vivre un printemps encore" (VII, 541). Ce thème du changement des saisons nous laisse dans l'espoir qu'un nouveau cycle commence et qu'il y a la possibilité d'un "nouveau printemps" une "nouvelle germination."

L'idée de la germination, répétée souvent au cours du roman, fait partie non seulement du thème saisonnier mais aussi du thème central de l'amour naturel auquel s'associent également les thèmes de la fécondité et de la création. C'est ce noyau de thèmes qui est au coeur du roman. Le titre lui-même est emprunté en grande mesure à l'idée de la germination.

Dans la première partie du roman l'amour nous est présenté comme un besoin et une satisfaction physique plutôt que comme une expérience sentimentale. La Mouquette représente cette sorte d'amour: " . . . au milieu des blés en été, contre un mur en hiver, elle se donnait

du plaisir, en compagnie de son amoureux de la semaine" (I, 35). Zacherie, qui se permet des plaisirs d'amour, a "les bras mous d'une noce de la veille" (I, 46). Cet amour physique, comme pur amusement, continue dans la deuxième partie du roman: " . . . lorsque les filles disent non, c'est qu'elles aiment à être bourrées d'abord" (II, 137). Souvent de la gentillesse se manifeste dans cet amour naturel, et en effet Chaval et Catherine nous en offrent un exemple:

> . . . il la tenait à la taille, il l'étourdissait d'une caresse de mots continue. . . . Et il lui soufflait derrière l'oreille, dans le cou, il lui faisait passer un frisson sur toute la peau du corps . . . Pendant qu'il lui chatouillait la nuque avec ses moustaches, si doucement, qu'elle en fermait les yeux. (II, 138 et 139)

Cet amour des jeunes se fait presque toujours en association avec la nature. Par exemple, "des galants troussaient leurs amoureuses, des baisers et des rires chuchotaient, une odeur chaude de fille montait, dans la fraîcheur des herbes écrasées" (II, 136). Zola continue à présenter cet amour en association avec la nature dans le passage où Etienne se promène un soir: "Il suivait leurs [des amoureux] sillages dans les blés . . . " (III, 149); et il voit Catherine et Chaval "s'abattre au milieu d'une pièce" (III, 149). L'auteur ajoute plus tard: "Un souffle ardent sortait des blés mûrs, il dut se faire beaucoup d'enfants, cette nuit-là" (III, 172).

La Mouquette nous dit combien l'amour lui plaît: "Mes amoureux, je les ai remisés, répondait-elle avec une belle gaîté impudente. J'en cherche un" (III, 163). Comme elle, la veuve Désir se réjouit des plaisirs d'amour. C'est "une forte mère de cinquante ans . . . mais d'une telle verdeur, qu'elle avait encore six amoureux, un pour chaque jour de la semaine . . . et les six à la fois le dimanche" (III, 168).

L'amour entre femme et mari nous est présenté dans la deuxième partie. Cette partie du roman nous révèle l'amour aussi franc qu'avant, mais plus tendre entre femme et mari. Chez Maheu, "la Maheude . . . aidait . . . à ce qu'il ne manquât de rien" (II, 120); Maheu, "lui, heureux, sans songer au lendemain de la dette, éclatait d'un gros rire et l'empoignait à pleins bras" (II, 124). Ce n'est pas seulement chez les Maheu que le lecteur trouve cet amour conjugal, simple, naturel, et par cela touchant: "D'ailleurs, c'était également chez les camarades du coron l'heure des bêtises, où l'on plantait plus d'enfants qu'on n'en voulait" (II, 125).

Etienne ne participe pas aux jeux d'amour des autres jeunes gens, bien que la Mouquette ait envie de lui: "C'était en effet autour de lui que tournait la hercheuse. Et il disait non, amusé pourtant, mais sans avoir la moindre envie d'elle" (III, 163). Pourtant, à l'égard de Catherine, Etienne a des sentiments très différents:

> A deux reprises, il fut sur le point de se lever et de la prendre. C'était imbécile, d'avoir un si gros désir l'un de l'autre, sans jamais se contenter. . . . Plus ils vivaient côte à côte, et plus une barrière s'élevait, des hontes, des répugnances, des délicatesses,d'amitié, qu'ils n'auraient pu expliquer eux mêmes. (III, 183)

Dans la quatrième partie Etienne se rend aux plaisirs d'amour et se présente chez la Mouquette: " . . . elle se livra dans une maladresse et un évanouissement de vierge, comme si c'était la première fois, et qu'elle n'eût jamais connu d'homme. Puis, quand il la quitta, ce fut elle qui déborda de reconnaissance . . . " (IV, 268). Ailleurs, comme nous avons pu constater, la Mouquette se réjouit du plaisir physique que l'amour lui donne mais ici il s'agit de l'amour sentimental qui est plus qu'un jeux. Et par sa qualité d'innocence et de pureté, même cet amour de la Mouquette reste quelque chose de naturel. " . . . en la quittant, il [Etienne] voulut au moins l'embrasser. . . . ils se tenaient à plein bras, sous la lune large et ronde" (IV, 288). Il ne poursuit pas cette affaire avec la Mouquette et ses sentiments d'amour sont complètement frustrés jusqu'à la dernière partie du roman.

L'amour d'Etienne pour Catherine connaît cette même attente. La première manifestation de leur amour a lieu le matin que Catherine se décide à retourner à la fosse:

> . . . il demeurait près d'elle, il l'avait prise à la taille, dans une caresse de chagrin et de pitié. En chemise, serrés l'un contre l'autre,

> ils sentaient la chaleur de leur peau nue, . . . Elle, d'un premier mouvement, avait essayé de se dégager; puis elle s'était mise à pleurer tout bas, en le prenant à son tour par le cou, pour le garder contre elle, dans une étreinte désespérée. Et ils restaient sans autre désir, avec le passé de leurs amours malheureux, qu'ils n'avaient pu satisfaire. (VII, 477)

Cependant, ils doivent attendre leur ensevelissement au fond de la mine avant de pouvoir exprimer librement leur passion:

> . . . elle chercha sa bouche et y colla passionnément la sienne. . . . Lui, frémissant de la sentir ainsi contre sa chair, demi-nue sous la veste et la coulotte en lambeaux, l'empoigna, dans un réveil de sa virilité. Et ce fut enfin leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu leur bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort. (VII, 531)

Il y a un contraste voulu entre cette scène d'amour où la force de la nature s'affirme et le milieu menaçant de la mine. D'ailleurs, la nature, à l'encontre de la mine elle-même et du système capitaliste, est féconde, capable de fournir aux gens une partie de leur nourriture. Dans la deuxième partie, l'auteur dit qu'"on élevait, un à un, les lapins qu'on mangeait les jours de fête" (II, 108). Il faut signaler pourtant que ce n'est qu'à l'occasion d'une fête que les mineurs peuvent s'offir le luxe de manger de la viande. Maheu cultive un jardin, "ce coin de jardin les fournissait de légumes, sauf de pommes de terre, dont ils n'avaient jamais assez" (II, 126). Puisqu'au début du roman la saison n'est pas encore

très avancée "ces jardins, ravagés par l'hiver, étalaient la tristesse de leur terre marneuse" (II, 105). Cette image fait contraste avec la fécondité des deux images précédentes. Les familles de la classe dirigeante, les Grégoire et les Hennebeau nous fournissent d'autres contrastes par rapport au thème de la nature féconde, source de vie. En parlant de la Piolaine (domaine des Grégoire), l'auteur dit: "On citait surtout le verger et le potager, célèbres par leurs fruits et leurs légumes, les plus beaux du pays" (II, 81). Chez les Hennebeau la maison a son "jardin où végétaient des arbres maigres" (II, 97). On verra plus tard que cette image fait allusion à la stérilité du ménage Hennebeau. Dans la cinquième partie du roman, nous trouvons un contraste entre la fécondité d'une partie de cette région et la stérilité de la région générale:

> Et, ainsi qu'un miracle d'éternel printemps, au milieu de cette lande maudite du Tartaret, la Côte-Verte se dressait avec ses gazons toujours verts, ses hêtres dont les feuilles se renouvelaient sans cesse, ses champs où mûrissaient jusqu'à trois récoltes. (V, 316)

Ce thème de la fécondité se rapporte aux gens, surtout aux femmes, aussi bien qu'à la nature proprement dite. En parlant de la Maheude l'auteur indique cette qualité en peignant le détail d'"un sein lourd comme une outre" (II, 106). Même les jeunes filles sont fécondes, telle que Philomène: " . . . Zacharie l'a déjà emplie deux fois, . . . " (II, 110). Dans la troisième partie l'image

de la mère est reprise et le lecteur voit que "les mères ne se gênaient plus, sortaient des mamelles longues et blondes comme des sacs d'avoine, barbouillaient de lait les poupons joufflus" (III, 171). Encore une fois la Maheude nous montre son sein fécond: " . . . le sein enorme pendait, libre et nu, comme une mamelle de vache puissante. . . . Sans doute, elle avait quarante ans et elle était déformée, comme une bonne femelle qui produisait trop; mais beaucoup la désiraient encore . . . " (IV, 245). A la fin du roman Etienne découvre que même la chétive Catherine est féconde: "L'idée qu'il l'avait eue femme le premier, et qu'elle pouvait être grosse, l'attendrissait" (VII, 531).

Evidemment il existe chez Zola un rapport étroit entre le thème de la nature féconde et celui de la femme fertile. Ces deux thèmes s'unissent au thème encore plus central de la germination qui, comme nous avons dit, a inspiré le titre du roman. Au commencement du roman le pays est étrangement dénudé, comme s'il manquait de vitalité, comme s'il attendait d'être réveillé:

> . . . les champs se déroulaient, des champs sans fin de blé et de betteraves, nus à cette époque de l'année, des marais aux végétations dures, coupés de quelques saules de rabougris. . . . (I, 77)

Cette image change complètement dans la troisième partie du roman: " . . . cette bouffée tiède d'avril, une bonne odeur de terre jeune, et verdure tendre, de grand air pur . . . " (III, 148). L'image ne revient plus avant la

dernière partie du roman où "le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait" (VII, 544). L'image finale que nous avons de ce pays, ume image de la nature en pleine germination, semble rejoindre le thème de la femme naturellement féconde, et qui porte en elle la semence du mâle, semence qui germe lentement.

Le thème de la germination ne se limite pas à la nature et à la femme. Il s'applique aussi au développement intellectuel, sentimental et moral d'Etienne. Dans la troisième partie du roman l'auteur nous dit que "la honte de son ignorance s'en allait, il lui venait un orgueil, depuis qu'il se sentait penser" (III, 176). Ces idées révolutionnaires murissent et aux dernières pages on apprend que leur germination s'achève:

> Il [Etienne] songeait à lui, il se sentait fort, mûri par sa dure expérience au fond de la mine. Son éducation était finie, il s'en allait armé, en soldat raisonneur de la révolution, ayant déclaré la guerre à la société telle qu'il la voyait et telle qu'il la condamnait. (VII, 541)

Sur le plan sentimental aussi la révolte germait chez Etienne et chez les mineurs en même temps que les idées. La troisième partie du roman offre cette image:

> Mais à présent, le mineur s'éveillait au fond, germait dans la terre ainsi qu'une vraie graine; et l'on verrait un matin ce qu'il pousserait au beau milieu des champs: oui, il pousserait des hommes, une armée d'hommes qui rétabliraient la justice. . . . ça poussait, ça poussait petit à petit, une rude moisson d'hommes, qui mûrissent au soleil! (III, 178)

Bien que la révolte de ces mineurs ne réussisse pas, le dernier chapitre suggère fortement qu'il y a toujours de l'espoir d'une germination future:

> Des hommes poussaient une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. (VII, 544)

Ici le thème de la germination a très clairement une portée sociale et politique qui dépasse de loin son sens naturel, qu'il s'agisse du pays, de la femme, ou d'Etienne, du mâle qui réveille ce coron en y mettant les graines de la révolte et de l'espoir d'une vie nouvelle.

On peut dire que dans son sens le plus large le thème de la fécondité et de la germination constitue un thème de la création. Cette création se manifeste également sur le plan psychologique et physique. Le thème semble fonctionner dans le roman comme un contrepoids aux thèmes destructeurs.

On peut conclure provisoirement que le but principal de la majorité des thèmes de la nature est d'établir l'ambiance générale et le milieu général du roman. Le thème des ténèbres sert comme l'échafaudage auquel le thème du vent et d'autres thèmes secondaires se rattachent. Parmi ces thèmes secondaires, il y en a qui servent à annoncer d'autres thèmes, tels que la violence et la révolte, qui sont discutés ailleurs dans cette thèse. Le vent et l'orage avertissent le lecteur de la destruction

et de la violence à venir. Le froid permet à l'auteur de lier la nature à la souffrance physique des gens. On peut dire que tous ces thèmes ont une valeur quantitative. C'est à dire qu'ils sont répétés souvent et qu'ils s'appuient sur la vie physique plutôt que sur la vie de l'esprit ou des émotions.

Les thèmes de la germination, de la fécondité et de l'amour ont une toute autre valeur. Ces thèmes-là aussi comportent des liens entre la nature, le milieu et l'ambiance mais, en général, leur fonction est de mener au réveil intellectuel et sentimental des personnages principaux du roman. Cette notion d'un réveil lie ces thèmes de la nature aux forces émotives et à l'action.

En d'autres mots, les deux sortes de thèmes naturels dans ce groupement, (les thèmes de la destruction et les thèmes de la création) ont une fonction importante dans l'établissement du milieu de l'histoire, de son ambiance et de son ton, et ils introduisent dans l'histoire des éléments de vie qu'ils continuent à animer. Il est à noter aussi que ces deux sortes de thèmes, bien qu'il y ait des rapports entre elles, semblent s'opposer et agir l'une contre l'autre, comme si, sur le plan naturel, une lutte se déroulait entre des formes de la nature elle-même.

CHAPITRE II

THEMES DE LA DENATURATION

Puisque la nature, l'homme, et son système économique rendent la vie très difficile et même insupportable dans ce pays de charbon, la souffrance physique des mineurs constitue un thème majeur dans le roman. Ce thème a plusieurs variations telles que la déformation, la dégénération, ou la déshumanisation des êtres humains. L'aspect principal de toute cette souffrance des mineurs est la faim constante dont les images de pâleur mettent souvent en évidence la couleur blanche. Sous le poids de cette faim inévitable qui dure de génération en génération, une attitude fataliste se révèle de temps en temps dans le roman.

Cette attitude fataliste est un effet ou un sous-thème de la faim endémique et de la déshumanisation des mineurs, car, réduits à l'état de bêtes ou de machines et soumis à la dégradation physique, morale et sociale, les mineurs ne peuvent pas croire à une existence meilleure pour eux-mêmes ou pour leurs enfants. L'affreuse souffrance physique contribue aussi à l'idée de la bestialité ou de la monstruosité des hommes ou de la mine elle-même. Quand il s'agit de la mine, l'auteur la présente en effet comme un monstre cruel. L'amour aussi fait partie de ce groupement de thèmes de la dénaturation, mais il s'agit ici d'un amour dénaturé et adultère.

Le thème de la souffrance qui se trouve tout le long du roman se manifeste surtout dans la question de la santé des mineurs. Le premier mineur que l'on rencontre

dans le roman est Bonnemort. Sa santé est déplorable à cause de ses quarante ans au fond: "Un violent accès de toux l'étranglait . . . et son crachat . . . laissa une tache noire" (I, 11). Les conditions humides au fond lui ont donné "les jambes raidies par des rhumatismes" (I, 11) et le vieux se plaint qu'"il y a des jours où je ne peux pas remuer une patte sans crier" (I, 16). C'est à cet état de santé que tous les mineurs peuvent s'attendre s'ils continuent le travail au fond de la mine:

> . . . le père Bonnemort . . . si ravagé par ses quarante années de fond, les jambes raides, la carcasse démolie, la face terreuse; et comme un violent accès de toux le prenait, il préféra sortir pour cracher dehors, dans l'idée que son crachat noir allait gêner le monde. (II, 115)

Cette même sorte d'image de Bonnemort se retrouve à maintes reprises au cours du roman; il a toujours mal aux jambes et lance régulièrement des crachats noirs. Ses maux ne sont pas pourtant exceptionnels puisque les autres mineurs en souffrent aussi; l'auteur nous dresse la liste de leurs maux: " . . . les maladies des mineurs . . . l'anémie, les scrofules, la bronchite noire, l'asthme qui étouffe, les rhumatismes qui paralysent" (IV, 301). Les enfants souffrent eux aussi et, comme dans le cas de la petite Alzire, la vie est très dure pour eux: " . . . malgré son courage à souffrir, elle tremblait si fort par moments, qu'on entendait contre la couverture le frisson de son maigre corps de fillette . . . " (VI, 406).

Les conditions de travail au fond de la mine sont la cause de cette santée déplorable des mineurs. L'air est très mauvais et cet "étouffement à la longue devenait mortel" (I, 46). Dans la deuxième partie du roman Maheu, ("suffoqué au fond de la taille" II, 119), souffre de ce mauvais air. En parlant de Catherine, l'auteur dit qu'elle "étouffa de nouveau" (IV, 321) et "agonisait dans l'air d'asphyxie au ras de sol" (V, 323). A la fin du roman, quand la Maheude est obligée de reprendre le travail au fond de la mine, "pendant dix heures, les reins cassés, elle tournait sa roue, au fond d'un boyau ardent, la chair cuite par quarante degrées de chaleur" (VII, 537). Son travail à la roue d'un petit ventilateur devait rendre l'air plus sain mais avec sa machine primitive et dans les conditions insupportables du fond il est douteux que l'air soit rendu plus sain par ses pauvres efforts.

La chaleur aussi ajoute à la souffrance des mineurs. Dans la cinquième partie, "la chaleur insoutenable" (V, 320) opprime Catherine surtout. En plus de cette chaleur et de cet air malsain, il y a la difficulté de trouver assez de place dans la veine pour faire le tapage; Zola décrit les mineurs au travail ainsi: "se traînant des genoux et des coudes, ne pouvant se retourner sans se meurtrier les épaules" (I, 45). A cause des conditions atroces de ce travail pénible, Etienne souffre d'un épuisement

complet: " . . . une fièvre éphémère . . . le tint quarante-huit heures au lit . . . [il souffrait d'] un excès de fatigue . . . " (III, 145). On comprend qu'Etienne, nouveau venu à ce travail, souffre d'un tel épuisement mais on découvre aussi que Maheu, habitué au travail de la mine, "avait reçu une telle secousse, qu'il en fut malade d'une grosse fièvre" (III, 206). Son épuisement est le résultat d'un éboulement et Maheu a essayé de sauver un camarade enfermé dans une galerie. Malgré les conditions malsaines du travail, Etienne s'y acclimatise:

> A la longue, Etienne souffrait aussi beaucoup moins de l'humidité et de l'étouffement de la taille. . . . Il respirait sans malaise les poussières du charbon, voyait clair dans la nuit, suait tranquille, fait à la sensation d'avoir du matin au soir ses vêtements trempés sur le corps. (III, 146)

Un changement de chantier ne rend pas meilleur le travail: "Au nouveau chantier de Maheu, le travail était pénible . . . la taille . . . était restée simplement plus mouillée et plus malsaine" (III, 198). Dans cette souffrance au travail l'auteur introduit des enfants: " . . . l'enfant poussa de nouveau sa berline . . . une maigre fourmi noire en lutte contre un fardeau trop lourd" (I, 62). Les enfants ne sont pas exemptés de ce travail. Toute la populace ouvrière — homme, femme et enfants — partage la même souffrance.

Malgré ce travail pénible dans les mines, les

gens préfèrent travailler que chômer, mais le chômage fait partie de leur sort pénible. L'histoire de Germinal a lieu en effet pendant une crise industrielle qui oblige beaucoup d'industries de renvoyer leurs employés: "Une vraie pitié dans le pays, on renvoie le monde . . . " (I, 12) et le pays devient un "pays affamé par le chômage" (I, 18). Le chômage devient un autre fardeau que ces ouvriers doivent porter. Lui aussi, en apportant la faim, ajoute à la souffrance physique.

Les dures conditions de travail finissent par déformer ces êtres. Cette déformation se voit surtout dans les enfants des mineurs. La petite Alzire, enfant infirme de la famille Maheu, est bossue (I, 22). Cette déformation existe depuis la naissance de la fille. Les autres petits de la famille sont déformés aussi: "Tous deux avaient la même tête trop grosse et comme soufflée, ébouriffée de cheveux jaunes" (II, 94). La mère aussi montre une déformation: " . . . il la regardait toujours, si ravagée et finie, avec sa face livide, ses cheveux décolorés . . . son corps de bonne bête trop féconde, déformée . . . " (VII, 540).

En plus de cette déformation individuelle des personnages, nous devons considérer leur dégénération collective, une dégénération qui touche à tout le peuple. Elle est due au travail pénible, à la faim et peut être aussi aux habitudes sexuelles des gens.

La dégénérescence des enfants Maheu sert comme exemple principal de la dégénérescence chez les enfants des mineurs. Dans la première partie du roman la Maheude emmène Henri et Lénore chez les Grégoire en espérant y recevoir de la charité. L'auteur présente leur malheur dans une image qui inspire la pitié: " . . . cette femme et ces enfants pitoyables, avec leur chair de cire, leurs cheveux décolorés, la dégénérescence qui les rapetissait, rongés d'anémie, d'une laideur triste de meurt-de-faim" (II, 101). Jeanlin, fils de la famille Maheu, est le meilleur exemple de cette dégénérescence des jeunes. Dans la troisième partie du roman il est pris dans un éboulement au fond de la mine. La description de ce petit garçon montre l'état de sa dégénérescence: " . . . le pauvre petit corps apparut d'une maigreur d'insecte . . . " (III, 204). Après cet accident, Jeanlin dégénère rapidement, physiquement et moralement en même temps. Il devient presque animal: " . . . derrière la cabane . . . une ombre mouvante, une bête rampante et aux aguets, qu'il [Etienne] reconnut tout de suite pour Jeanlin, à son échine de fouine, longue et désossée" (VI, 431). On retrouve L'image de Jeanlin dégénéré vers la fin du roman: "Jeanlin . . . avait rôdé de l'air effaré d'une bête de proie dont le terrier va dénoncer les rapines . . . " (VII, 500). Jeanlin représente donc l'extrême dégénérescence des enfants du pays de charbon. Même Catherine, la fille aînée

de la Maheude, est retardée dans son développement; elle dit à Etienne: "Si tu savais quelle patraque je suis, guère plus grosse que deux sous de beurre, si mal fichue que je ne deviendrai jamais une femme . . . " (VI, 428). Il est probable que cette puberté retardée est le résultat de la dégénérescence. Certainement, le travail de Catherine en est aussi une cause.

Pourtant, ces images ne représentent qu'une partie de la dégénérescence des gens. Le vieux Bonnemort, abruti par son long travail au fond de la mine et presque idiot, est l'exemple de la dégénérescence complète du mineur:

> Bonnemort était là, seul, les yeux larges et fixes, cloué sur une chaise, devant la cheminée . . . froide . . . le vieux ne bougeait pas, ne clignait pas les paupières sous le coup de lumière de porte, l'air imbécile, comme s'il n'avait pas même vu entrer tout ce monde. (VII, 508)

Tandis que ce vieillard a passé quarante ans de sa vie dans la mine, Etienne, qui n'y a travaillé que pendant quelques mois, souffre déjà d'une dégénérescence extraordinaire par la rapidité de son développement. Quand on le libère de son ensevelissement de quelques jours, on reconnaît la dégénérescence du jeune homme: "Lorsqu'on le sortit enfin, après l'avoir habitué aux lampes et nourri un peu, Etienne apparut décharné, les cheveux tout blancs; et on s'écartait, on frémissait devant ce vieillard" (VII, 532).

En somme, ces images de dégénérescence s'appliquent à toute la population mineure. Dans la troisième

partie du roman l'auteur présente l'image d'une dégénérescence générale: "C'était une pitié, cette dégénérescence dernière d'une race de misérables . . . " (III, 204).

Cette "race de misérables" qui souffre d'une dégénérescence physique, intellectuelle et morale subit aussi une déshumanisation sociale. On pourrait même dire qu'elle se soumet à cette déshumanisation. Dans son égoïsme naïf, la classe dirigeante ne voit même pas la pauvreté des mineurs. Et ceux-ci acceptent chez eux des tournées d'inspection par les dirigeants: "Ils [des bourgeois en visite] sortirent [d'une maison de mineur] de l'air enchanté dont on sort d'une baraque de phénomènes . . . " (II, 115). Un autre exemple de cette sorte de déshumanisation sociale est Maheu qui devient presque imbécile lors d'une confrontation avec le secrétaire général de la mine: "Il voulut protester, ne put prononcer que des mots sans suite . . . se retira, en bégayant: -Certainement, monsieur le secrétaire . . . J'assure à monsieur le secrétaire . . . " (III, 193). D'habitude Maheu s'exprime convenablement, mais cette fois, confus devant l'autorité d'une classe "supérieure," il ne réussit pas du tout à s'exprimer. Bien que Maheu se laisse déshumaniser par l'idée d'une classe supérieure, il n'est pas si déshumanisé que le père Quandieu, un ancien mineur qui est devenu presqu'une machine aux mains des chefs de la mine: "On m'a dit de garder, je garde. Et son intelligence n'allait pas plus loin, au père

Quandieu, raidi dans son entêtement du devoir militaire, le crâne étroit, l'oeil éteint par la tristesse noire d'un demi-siècle de fond" (V, 346).

Cette phrase nous rappelle que c'est la mine surtout qui abrutit et déshumanise. A cause de la chaleur extrême au fond de la mine les ouvrières et les ouvriers deviennent comme des animaux: "Elle [Catherine] les [les mineurs] voyait mal . . . entièrement nus comme des bêtes, si noirs, si encrassés de sueur et de charbon, que leur nudité ne la gênait pas" (V, 321). Catherine n'était pas gênée parce qu'elle aussi "avait déjà enlevé sa veste, hésita, puis ôta également sa culotte . . . les bras nus, les cuisses nues, la chemise serrée aux hanches par une corde . . . elle se remit à rouler" (V, 320). Obligés par les conditions de travail, les mineurs, hommes et femmes, ôtent leurs vêtements sans aucune pudeur. La dernière image des mineurs que l'auteur présente est d'une déshumanisation complète; ils ne sont plus que des bêtes de somme qui se soumettent à l'exploitation: " . . . le troupeau piétinait, des files d'hommes trottant le nez vers la terre, ainsi que du bétail mené à l'abattoir" (VII, 534).

Il n'y a pas que les mineurs qui souffrent dans la mine et qui sont dégradés par les conditions de travail; les animaux y souffrent et ont de la difficulté à s'acclimatiser. Le cheval Trompette en est un exemple:

" . . . Trompette ne s'acclimatait pas, tirait ses berlines sans goût, restait la tête basse, aveuglé de nuit, avec le constant regret du soleil" (III, 200). Comme les êtres humains se trouvent déshumanisés, les animaux sont comme "dénaturés" par le travail au fond de la mine.

La souffrance est générale dans toute la région mais les corons souffrent le plus: " . . . la misère avait empiré encore, les corons agonisaient d'heure en heure, sous la disette croissante" (IV, 265). Dans la sixième partie du roman, Etienne constate l'affreuse misère des gens du coron: "Quelle nausée, ces misérables en tas, vivant au baquet commun . . . une existence de bétail, toujours le même air empesté d'oignon où l'on étouffait" (VI, 393). Cette image indique aussi la déshumanisation des habitants du coron, réduits à l'état animal. Pour montrer précisément le comble de la misère et de la souffrance dans une famille, l'auteur conduit le lecteur chez les Maheu:

> . . . ils savaient qu'il n'y avait rien, que c'était la fin de tout, qu'ils ne devaient espérer ni une chandelle, ni un morceau de charbon, ni une pomme de terre, et ils attendaient d'en mourir, ils ne se fâchaient que pour les enfants, car cette cruauté inutile les révoltait, . . . (VI, 407)

Chez les Maheu c'est une "maison morte, sans lumière, sans feu, sans pain" (VI, 407). Leur maison est représentative de toutes les maisons des mineurs.

La souffrance physique des mineurs au travail, leur dégénération, leur déformation et leur déshumanisation se joignent au thème plus précis du manque de nourriture

chez les mineurs. Dès le début du roman, on entend crier cette faim: "N'était-ce pas un cri de famine que roulait le vent de mars? . . ." (I, 13). La faim augmente terriblement la souffrance et misère des mineurs. Etienne, l'étranger à la mine, sert comme exemple de la force de la souffrance au travail par rapport à la faim. Il n'a rien, "plus un sou, pas même une croûte . . ." (I, 12). Mais, à la longue il préfère sa faim au travail du fond de la mine: "Etienne résolut de reprendre sa course affamée . . . autant voulait-il crever tout de suite que de redescendre au fond de cet enfer, pour n'y même pas gagner son pain" (I, 69).

La famine s'annonce chez les Maheu, une famille typique de mineurs: "Il ne restait qu'un bout de pain, du fromage blanc en suffisance, mais à peine une lichette de beurre . . . " (I, 28). Dans la deuxième partie du roman il s'agit encore de famine chez les Maheu: " . . . cette fois, le buffet était bien vide; rien, pas une croûte, pas un fond de provision, pas un os à ronger" (II, 95). La faim générale continue dans la quatrième partie où Etienne observe: " . . . le coron sans pain, ces femmes, ces petits qui ne mangeraient pas le soir, tout ce peuple luttant, le ventre vide" (IV, 246). C'est cette terrible faim qui pousse les gens à la révolte et, dans la cinquième partie du roman, leur cri de faim devient un cri de vengeance et de rage:

> . . . un . . . cri s'éleva. -Du pain! du pain! du pain! Il était midi, la faim des six semaines de grève s'éveillait dans les ventres vides, fouettée par cette course en pleins champs. Les croûtes rares du matin, les quelques châtaignes de la Mouquette étaient loin déjà; et les estomacs criaient, et cette souffrance s'ajoutait à la rage contre les traîtres. (V, 344)

On voit les effets de la faim à travers la souffrance des enfants, surtout ceux de la famille Maheu. Leur mère les a envoyés mendier sur les routes et "les mioches rentraient avec la faim, ils voulaient manger, pourquoi ne mangerait-on pas? . . . ils grognèrent, se traînèrent . . . " (VI, 412).

La faim dure si longtemps qu'à la longue elle n'est plus si grave car c'est maintenant la mort elle-même qui menace l'existence de ces gens: " . . . la faim elle-même n'était plus rien, tous pouvaient mourir, depuis que la mort violente avait passé sur les toits" (VII, 457). La menace d'une mort violente dans le combat contre les soldats envoyés pour protéger les mines rend le problème de la faim secondaire. L'expérience de Catherine et Etienne, enfermés dans la mine, particularise l'expérience générale. Ils n'ont pas mangé depuis si longtemps que leur faim n'est plus si sévère. Ils meurent lentement: "Mais, bientôt, ces crises violentes se calmèrent, la faim ne fut plus qu'une douleur profonde, sourde, l'évanouissement même, lent et progressif, de leurs forces" (VII, 527).

En parlant de la faim comme une source de souf-

france physique et comme un des thèmes de dénaturation—ici la dégradation et la déshumanisation de l'être humain—il faut tenir compte du contre-thème du bien être de la classe dirigeante, car, comme nous avons déjà constaté, l'exploitation sociale constitue une déshumanisation. Tout en étant la cause de la souffrance des mineurs, les mines de Montsou sont la source du bien être de la classe dirigeante: " . . . un peuple de mineurs, des générations d'affamés l'extrayaient pour eux [les actionnaires] . . . " (II, 86); " . . . Montsou remontera, les enfants des enfants de Cécile [qui représente ici les actionnaires] en tireront encore leur pain blanc" (II, 89). Cette facilité de vie et l'abondance chez la classe dirigeante se retrouvent tout le long du roman. Dans la cuisine chez les Grégoire "des provisions débordaient des rateliers et des armoires" (II, 82), ce qui fait bien contraste avec la maison des Maheu. Chez Hennebeau on a le plaisir d'un "déjeuner copieux" (IV, 224). Les bourgeois se permettent un grand dîner même quand le pays est affamé par la grève et les ouvriers souffrent terriblement: " . . . il y eut un grand dîner à la Piolaine, où l'on fêtait les fiancailles de Négrel et de Cécile" (VII, 465). Malgré le fait que les bourgeois ne manquent pas de nourriture, on trouve que ce bien être physique n'est pas suffisant pour éloigner la souffrance morale chez Hennebeau qui, à l'encontre des mineurs, connaît une vie

dépourvue d'amour: "Il mangeait, lui, et il n'en râlait pas moins de souffrance" (V, 368). Donc, on constate dans le cas de cet homme comme dans le cas des mineurs qu'il y a quelque chose de plus important que le pain quotidien et que la nourriture ne suffit pas pour rendre un homme heureux.

Pourtant, les mineurs jouissent parfois d'une abondance de nourriture. A l'occasion d'une avance de crédit, la Maheude se provisionne comme il faut: "La table était encombrée . . . deux pains, des pommes de terre, du beurre, du café, de la chicorée et une demi-livre de fromage de cochon" (II, 106). Il faut dire, cependant, que cette abondance temporaire est due uniquement au crédit que la Maheude a pu arracher à Maigrat. En plein été aussi il y a une abondance de nourriture, mais à cette époque-là elle est gagnée par la sueur du travail:

> Et, d'un bout à l'autre des façades, ça sentait le lapin, un parfum de cuisine riche, qui combattait ce jour-là l'odeur invétérée de l'oignon frit. . . . Outre le lapin aux pommes de terre, qu'ils engraissaient dans le carin depuis un mois [ils] avaient une soupe grasse et le boeuf. . . . Ils ne se souvenaient pas d'un pareil régal. (III, 160)

Puisque c'est la saison de la fête de Montsou les mineurs se permettent un tel luxe. Ils ne sont pas habitués à des repas pareils: " C'était bon, la viande; mais ils la digéraient mal, ils en voyaient trop rarement" (III, 161).

De telles scènes où il y a une nourriture suffisante sont l'exception plutôt que la règle et servent surtout à mettre en relief avec d'autant plus de force l'état habituel de souffrance et de misère, caractérisé par la faim endémique. La pâleur des gens, symptôme de leur anémie, se rattache à ce thème de la faim. Le narrateur parle de "la pâleur chlorotique des gencives . . . " (I, 22); de "la paleur anémique de toute la famille. . ." (I, 23); "du visage blême" de la Maheude (II, 101); de la "peau blanche, d'une blancheur de fille anémique" de Maheu (II, 125); et de Catherine qui "apparaissait d'une blancheur pâle, de cette neige transparente des blondes anémiques . . . " (III, 173). Ces images ne sont que quelques exemples choisis au début du roman pour montrer l'image de paleur associée à la faim. On peut retrouver des images de paleur dans toutes les parties du roman.

Nous avons déjà remarqué que les mineurs se déshumanisent en se soumettant humblement à la classe dirigeante. Le fatalisme des mineurs et ses manifestations particulières de déshumanisation et de dégradation constituent un des thèmes importants de ce roman. Souvent ce fatalisme des mineurs se rapporte à leur acceptation de la mort, qui leur semble inévitable, ou à la défaite de leur cause. Mais d'une manière plus générale, la soumission d'un homme ou d'une classe à un autre homme ou à une autre classe est un problème de base de la société des

mineurs. "La force de la hiérarchie les [mineurs] retenait . . . cette hiérarchie militaire qui, du galibot au maître-poiron, les courbait les uns sous les autres" (I, 60). Cette soumission et cet ordre hiérarchique réduisent Etienne et les autres mineurs à l'état de machines: " . . . il [Etienne] était . . . regardé comme un vrai mineur, dans cet écrasement de l'habitude qui le réduisait un peu chaque jour à une fonction de machine" (III, 147). La dégradation accompagnée de la soumission engendrent un sentiment de fatalisme chez les mineurs. Le vieux Bonnemort qui connaît plus de quarante ans de soumission à l'ordre hiérarchique exprime ce sentiment de fatalisme désespéré: " . . . ça n'avait jamais bien marché et ça ne marcherait jamais bien" (IV, 300). Cette déshumanisation des mineurs et leur résignation à la souffrance aboutissent au moment de la grève à l'état de bête brute où ne luit aucun espoir: "En effet, la colère, la faim, ces deux mois de souffrance et cette débandade enragée au travers des fosses, avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou" (V, 364). On s'attend à ce que Bonnemort, parmi ces gens déshumanisés, brutalisés, soit un des pires exemples. Lors de l'émeute devant la maison du directeur on découvre à quel point d'abrutissement l'esprit fataliste mène ces hommes:

> Il [Bonnemort] semblait ivre de faim, hébété par sa longue misère, sorti brusquement de sa résignation d'un demi-siècle, sans qu'il fût

> possible de savoir sous quelle poussée de rancune. . . .il cédait à des choses . . . à la fascination de ce cou blanc de jeune fille [Cécile Grégoire]. . . . il serrait les doigts, de son air de vieille bête infirme, en train de ruminer des souvenirs. (V, 378)

Cependant, la transformation la plus importante d'un être humain en bête brute qui ne fait qu'exister dans le présent est celle de la Maheude. À cause de tous les événements de la grève et de la souffrance dans sa famille, elle n'est plus reconnaissable tant elle est déshumanisée:

> Etienne ne la [la Maheude] voyait pas, mais il sentait une chaleur, comme une haleine de bête aboyante; et il avait reculé, saisi, devant cet enragement qui était son oeuvre. Il la trouvait si changée, qu'il ne la reconnaissait plus, de tant de sagesse autrefois, lui reprochant sa violence, disant qu'on ne doit souhaiter la mort de personne, puis à cette heure refusant d'entendre la raison, parlant de tuer le monde. . . . Jadis, elle menaçait de les [Henri et Lénore] tuer, s'ils tendaient jamais la main. Aujourd'hui, elle les envoyait elle-même sur les routes. . . . (VI, 411 et 412)

La déshumanisation et le fatalisme des gens ne sont pas surprenants, mais on ne s'attend pas du tout à ce que Etienne lui-même, qui n'a pas vécu longtemps ici et qui a apporté l'espoir et la volonté de révolte à ces gens, devienne la victime de l'esprit fataliste. En effet, on découvre que lui aussi "s'efforçait de retrouver sa foi, de se prouver que la résistance restait possible, que le capital allait se détruire lui-même, devant l'héroïque suicide du travail" (VI, 394). Quand

Etienne reconnaît que la grève est perdue, il retombe dans le désespoir fataliste et, enfin, se tourne à la mort: " . . . je pense toujours que, si nous crevons à la peine, nos carcasses d'affamés serviront plus la cause du peuple que toute ta politique d'homme sage . . . " (VI, 417). Rasseneur est "l'homme sage" à qui parle Etienne, mais Etienne ne croit plus que la politique puisse résoudre les problèmes des mineurs: "Mourir crânement, mourir pour la révolution, cela terminerait tout, réglerait son compte bon ou mauvais . . . " (VI, 436). Il souhaite la mort en croyant qu'elle résoudra le problème. Il y a quand même des mineurs qui meurent comme Maheu, mais cela n'améliore pas l'état des mineurs. A la fin du roman, on trouve toujours chez les mineurs des éléments de résignation et de déshumanisation:

> C'était un ruissellement sans fin, une débâcle, une marche forcée d'armée battue, allant toujours la tête basse, enragée sourdement du besoin de reprendre la lutte et de se venger. . . . ils . . . attendirent, mornes, dans une telle souffrance de leur défaite, que leurs regards évitaient de se rencontrer, fixés obstinément sur le puits. (VII, 535 et 536)

Les mineurs sont redevenus comme des machines. Leur attitude de fatalisme est exprimée par la Maheude en parlant de ses enfants: " . . . Que veux-tu? eux après les autres . . . Tous y ont laissé la peau, c'est leur tour" (VII, 538).

Ce thème complexe de dégradation, de déshumanisation, de soumission et de fatalisme ne se rapporte

pas seulement aux mineurs et à leurs familles; on le trouve aussi chez la classe dirigeante, car elle aussi fait partie du système, de l'hiérarchie, ou en souffre sous d'autres formes: M. Hennebeau, "qui venait en quelques phrases brèves, de préparer militairement son champ de bataille" (IV, 212), est soumis à la dominance de sa femme et "son visage dur et fermé d'homme de discipline exprima la secrète douleur d'un coeur meurtri" (IV, 213). Cet homme d'un coeur blessé et humilié par le manque d'affection de sa femme est encore plus dégradé et résigné dans la cinquième partie du roman: "L'homme était dompté, il ne restait en lui que l'administrateur correct, résolu à remplir son devoir" (V, 374).

Notons en passant que Zola présente parallèlement au lecteur deux attitudes fatalistes, celle de M. Hennebeau et celle d'Etienne. Pour M. Hennebeau la défaite est morale et spirituelle; et nous verrons dans un chapitre ultérieur qu'il n'a plus aucun espoir. Par contre, la défaite d'Etienne est politique; et nous verrons plus loin qu'il conserve de l'espoir en attendant de meilleures conditions pour recommencer la lutte.

En analysant ces thèmes de la dénaturation, il faut parler de la mine elle-même et du système économique qu'elle représente car la souffrance des mineurs, leur déformation et leur dégénération ont leur origine dans la mine et dans le système qui l'exploite et qui, à travers elle, exploite les mineurs.

Parfois la mine est animée; l'auteur lui attribue le caractère d'un monstre. La mine principale, nommée significativement le "Voreux" — ce qui fait penser à "dévorer" et "dévoreur" — est présentée déjà au début du roman comme un monstre: "Et le Voreux, au fond de son trou, avec son tassement de bête méchante, s'écrasait davantage, respirait d'une haleine plus grosse et plus longue, l'air gêné par sa digestion pénible de chair humaine" (I, 19). L'attribut principal de cette bête est son appétit énorme: " . . . le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas le sentir passer" (I, 32). Quelquefois ce monstre est décrit comme un "dieu accroupi auquel dix mille affamés donnaient leur chair sans le connaître" (I, 78) et par cela ce thème du monstrueux rejoint celui de l'inconnu. L'image du Voreux comme une bête est répétée souvent; par exemple: "Devant lui, le Voreux s'accroupissait de son air de bête mauvaise . . . " (II, 141). Puisque les mineurs acceptent la bête mauvaise comme une partie de leur vie quotidienne, ce n'est que dans la septième partie du roman que l'on dirige notre attention de nouveau sur elle, lors du sabotage de la mine par Souvarine: "C'était fini, la bête mauvaise, accroupie dans ce creux, gorgée de chair humaine, ne soufflait plus de son haleine grosse et longue. Tout entier, le Voreux venait de couleur à l'abîme" (VII, 495).

Bien que le Voreux soit détruite, le monstre économique et industriel existe toujours puisque c'est un

autre puits (celui de Jean Bart) qui prend sa place: " . . . il retrouvait le monstre avalant sa ration de chair humaine, . . . " (VII, 535). Ce monstre qui cause tant de souffrance tire ses forces du système capitaliste et anonyme. Ceux qui font partie de la direction du système dans la région de Montsou sont inconnus aux gens du pays. En étant un "inconnu," la compagnie impose aux gens un respect mêlé de crainte qui a un caractère quasi-religieux. Les gens du pays parlent "d'un tabernacle inaccessible, où se [cache] le dieu repu et accroupi, jamais vu" (I, 18). Lors de la confrontation des mineurs et du directeur, les mineurs font remarquer: "Il est regrettable que nous ne puissions plaider notre cause en personne . . . si nous savions seulement où nous adresser" (IV, 235). On leur dit qu'il faut aller "là-bas" mais les mineurs se demandent: " . . . où était-ce là-bas? . . . ils ne savaient pas au juste, cela se reculait dans un lointain terrifiant, dans une contrée inaccessible et religieuse, où trônait le dieu inconnu, accroupi au fond de son tabernacle" (IV, 235). Les mineurs attendent le jour où le propriétaire inconnu sera obligé de faire face aux ouvriers: "Oui! le travail demanderait des comptes au capital, à ce dieu impersonnel, inconnu de l'ouvrier, accroupi quelque part, dans le mystère de son tabernacle, d'où il suçait la vie des meurt-de-faim qui le nourisssaient" (IV, 302). Le sentiment de M.

Hennebeau ("Je l'attendais, cette accusation d'affamer le peuple et de vivre de sa sueur," IV, 233), indique à quel point les dirigeants ignorent la réalité, car il n'est que trop évident qu'ils affament le peuple et profitent de leur sueur. Il n'est donc pas surprenant que Zola ait dépeint toute la direction de la mine comme un monstre, une bête féroce, qui fait souffrir les mineurs mais qui, étant incompréhensible et inaccessible, reste inconnu et, par cela, d'autant plus terrifiant et cruel.

Pourtant, la bestialité n'est pas attribuée exclusivement au système, ou à l'administration des mines. Dans la cinquième partie du roman, on constate combien les femmes peuvent devenir monstrueuses. La foule tumultueuse veut se venger sur quelqu'un ou quelque chose; Maigrat, le marchand de la compagnie, devient l'objet de leur haine:

> . . . elle [la Maheude] grattait la terre, elle en prit deux poignées, dont elle lui emplit la bouche, violemment. . . . Mais les femmes avaient à tirer de lui d'autres vengeances. . . . Toutes cherchaient un outrage, une sauvagerie qui les soulageât. . . . la Mouquette le déculottait, tirait le pantalon, tandis que la Levaque soulevait les jambes. Et la Brûlé, de ses mains sèches de vieille, écarta les cuisses nues, empoigna cette virilité morte. . . . elle finit par emporter le lambeau, un paquet de chair velue et sanglante, qu'elle agita avec un rire de triomphe . . . La Brûlé, alors, planta tout le paquet au bout de son bâton; et, le portant en l'air, le promenant ainsi qu'un drapeau. . . . (V, 383)

Etienne lui-même devient quelque peu bestial dans la dernière partie du roman après avoir tué Chaval au fond de la mine: " . . . une allégresse faisait battre son coeur, la joie animale d'un appétit enfin satisfait. Il eut ensuite un orgeuil, l'orgeuil du plus fort" (VII, 523).

Le thème du bestial se rapporte non seulement à la mine et à la violence des gens mais aussi à l'amour. En général, c'est Chaval qui donne l'exemple de l'amour farouche et presque animal. Dans la première partie du roman, voulant prouver devant Etienne qu'il est le maître de Catherine, "il l'empoigna par les épaules, lui renversa la tête, lui écrasa la bouche sous un baiser brutal, tranquillement, en affectant de ne pas se préoccuper d'Etienne. Il y avait dans ce baiser, une prise de possession, une sorte de décision jalouse" (I, 55). Peu à peu, Chaval est poussé par sa rivalité avec Etienne à montrer sa maîtrise de Catherine et, dans la troisième partie du roman, son amour se présente comme quelque chose de bestial: " . . . il la tuait de caresses, repris pour elle d'un sauvage désir" (III, 190). Bien que Chaval réussisse à imposer sa volonté à Catherine, dans la sixième partie du roman il la chasse de chez lui: " . . . Chaval en rentrant et en la trouvant couchée, l'avait mise debout d'un soufflet. Il lui criait de passer tout de suite par la porte, . . . " (VI, 436). Plus tard, dans la septième partie du roman, retenus au fond de la mine par l'éboulement Chaval et Etienne luttent de nouveau pour Catherine. L'amour de Chaval pour Catherine se présente encore une fois comme quelque chose de sauvage et de brutal: "Elle mâchait les bouchées péniblement, il lui faisait payer chacune d'une caresse, dans son entêtement de jaloux

qui ne voulait pas mourir sans la ravoir devant l'autre" (VII, 522).

Cette déshumanisation de l'amour au point où il paraît animal, est attribuable souvent au milieu social:

> C'était la commune histoire des promiscuités du coron, les garçons et les filles pourrissant ensemble, se jetant à cul, comme ils disaient, sur la toiture basse et en pente du carin, dès la nuit tombée. Toutes les hercheuses faisaient là leur premier enfant, quand elles ne prenaient pas la peine d'aller le faire à Réquillart ou dans les blés. (II, 110)

Souvent les jeunes, en n'osant pas faire l'amour si près des maisons, vont en dehors du coron, aux environs de la vieille fosse Réquillart:

> . . . autour de la vielle fosse en ruines, toutes les filles de Montsou rôdaient avec leurs amoureux. C'était le rendez-vous commun, le coin écarté et désert, où les hercheuses venaient faire leur premier enfant, quand elles n'osaient se risquer sur le carin. (II, 134)

Un exemple secondaire de l'amour instinctif et facile est l'amour entre enfants. La petite Lydie et Jeanlin font tout leur possible pour faire l'amour comme les adultes:

> C'était sa petite femme, ils essayaient ensemble, dans les coins noirs, l'amour qu'ils entendaient et qu'ils voyaient chez eux, derrière les cloisons, par les fentes des portes. Ils savaient tout, mais ils ne pouvaient guère, trop jeunes, tâtonnant, jouant, pendant des heures, à des jeux de petits chiens vicieux. (II, 133)

En somme, comme dit l'auteur ici, l'amour se présente comme l'acte d'un animal presque sauvage.

Tout au cours du roman, l'auteur montre l'adultère, qui fait partie de ce thème de la dénaturation dans le domaine de l'amour. Chez les mineurs il y a deux exemples principaux de cet amour dégénéré ou adultère, les Levaque et les Pierron. Puisque la maison des Levaque est attachée à celle des Maheu, les Maheu entendent tout ce qui se passe chez les voisins: " . . . Levaque descend, et voilà Bouteloup [le logeur] qui va retrouver la Levaque . . . [les enfants Maheu] s'égayaient . . . du ménage à trois des voisins . . . ce qui donnait à la femme deux hommes, l'un de nuit, l'autre de jour" (I, 24). Ce ménage est mis en évidence souvent au cours du roman. Dans la quatrième partie du roman on découvre combien cet arrangement est commode: "Elle [la Levaque] bouscula Bouteloup. . . . montons . . . je te dis que nous nous couchons. On se colle, ça soulage . . . " (IV, 274).

A ce point dans l'histoire, pendant la grande crise, on n'a plus moyen de chauffer la maison. L'époux Levaque est en prison mais "le ménage ne chômait pas, puisque Bouteloup restait" (VII, 462). A la fin de l'histoire, "la Levaque est enceinte, Levaque est toujours en prison, c'est Bouteloup qui le remplace . . . " (VII, 540). L'autre ménage adultère, exemple de l'amour dénaturé, est celui des Pierron: "Les amours du maître-porion et de la Pierronne étaient la continuelle plaisanterie de la fosse" (I, 58). Cependant, "le ménage vivait très heureux, au

milieu des bavardages, des histoires qui couraient sur les complaisances du mari et sur les amants de la femme . . . " (II, 108). L'arrangement des Pierron est encore plus commode et plus profitable que celui des Levaque. Pierron accorde les faveurs de sa femme au maître-porion et le maître-porion lui donne en retour des heures supplémentaires. La Pierronne veut cacher son affaire mais tout le monde est au courant: " . . . la Pierronne . . . était partie de grand matin pour passer la journée chez une cousine à Marchiennes; et l'on plaisantait, car on la connaissait, la cousine: elle avait des moustaches, elle était maître-porion au Voreux" (III, 160). Avant et pendant la grève, le ménage Pierron s'en tire très bien, et après la grève, il connaît même une condition améliorée: "[La] femme tenait maintenant l'estaminat du Progrès, grace à l'appui de tous ces messieurs, qui se montraient si bons pour elle" (VII, 536). En général, Zola présente les affreuses conditions économiques et sociales comme étant responsables des adultères chez les mineurs, tout comme elles résultent en un amour brutal et déshumanisé.

On trouve l'adultère aussi fréquent chez la classe dirigeante que chez la classe ouvrière. Maigrat, le commerçant, fait partie de cette classe à cause de son alliance avec la Compagnie de Montsou. En ce qui concerne le mariage de Maigrat, "on racontait qu'elle [Mme. Maigrat] cédait le lit conjugal aux hercheuses de la clientèle.

C'était un fait connu; quand un mineur voulait une prolongation de crédit, il n'avait qu'à envoyer sa fille ou sa femme, laides ou belles, pourvu qu'elles fussent complaisantes" (II, 98). Maigrat a envie de la Pierronne: " . . . Maigrat . . . aurait jeté son magasin à la Pierronne, si elle avait tendu sa jupe" (IV, 239). Cependant la Pierronne n'a pas besoin des attentions de Maigrat parce qu'elle en reçoit déjà tant de la part des autres hommes. C'est à cause de sa paillardise que Maigrat connaît le sort terrible que nous avons déjà cité.

Les femmes du coron s'amusent à parler des affaires amoureuses de Mme. Hennebeau, femme du directeur de la mine: "On raconte des histoires . . . quelles histoires? . . . Elle aurait des hommes donc! . . . D'abord, l'ingénieur . . . Ce petit maigre! . . . Oh! il est trop menu, elle le perdrait dans les draps . . . Qu'est-ce que ça fiche, si ça l'amuse? . . ."(II, 116). Il n'y a pas de secrets au coron, tout le monde est au courant de tout. Dans la quatrième partie du roman, l'adultère chez Hennebeau devient un aspect majeur de leur vie et mène presque directement au conflit sanglant. M. Hennebeau est un homme tourmenté parce qu'il ne lui est pas permis de satisfaire normalement à ses besoins sexuels:

> Elle [Mme. Hennebeau] était restée les épaules nues, déjà trop mûre, mais éclatante et désirable encore, . . . Un instant, il dut avoir le désir brutal de la prendre, de rouler sa tête entre les deux seins qu'elle étalait, dans cette

> pièce tiède, d'un luxe intime de femme sensuelle, et où traînait un parfum irritant de muse; mais il se recula, depuis dix années de ménage faisait chambre à part. (IV,213)
>
> Lui, toujours correct, se réfugiant dans sa froideur menteuse d'homme administratif, était ravagé par le désir de cette créature, un de ces désirs tardifs, si violents, qui croissent avec l'âge. Il ne l'avait jamais possédée en amant, il était hanté d'une continuelle image, l'avoir une fois à lui comme elle s'était donné à un autre. Chaque matin, il rêvait de la conquérir le soir; puis, lorsqu'elle le regardait de ses yeux froids, lorsqu'il sentait que tout en elle se refusait, il évitait même de lui effleurer la main. (IV, 214)

Depuis que leur mariage n'allait pas "elle eut dès lors un amant, qu'il ignora" (IV, 213). Partout où les Hennebeau ont habité, l'épouse a eu son aventure amoureuse. A Montsou elle a pris comme amant le neveu de son mari: "Leurs rapports continuaient, un joujou de récréation, où elle mettait ses tendresses dernières de femme oisive et finie" (IV, 215). Mais M. Hennebeau, nous dit l'auteur, a "toléré pendant dix ans . . . les amants qu'elle avait eus" et il continue à en tolérer en se faisant un seul souci: "Qui mangerait-elle . . . quand elle n'aurait plus des neveux complaisants . . . " (V, 360). Peut-être tomberait-elle plus bas, "à quelque laquais . . . " (V, 380). M. Hennebeau "préférait garder son neveu, dans la crainte de son cocher" (VII, 512). Puisque il ne peut pas avoir sa propre femme, M. Hennebeau envie les mineurs:

> Imbéciles! répéta M. Hennebeau, est-ce que je suis heureux?
> Une colère le soulevait contre ces gens [les mineurs] qui ne comprenaient pas. Il leur en aurait fait cadeau volontiers de ces gros appointements, pour avoir, comme eux, . . . l'accouple-

> ment facile et sans regret. Que ne pouvait-il les asseoir à sa table, les empâter de son faisan, tandis qu'il s'en irait forniquer derrière les haies, culbuter des filles, en se moquant de ceux qui les avaient culbutées avant lui! Il aurait tout donné . . . s'il avait pu être, une journée, le dernier des misérables qui lui obéissaient, libre de sa chair, assez goujat pour gifler sa femme et prendre du plaisir sur les voisines. (V, 368)

Chez les mineurs toute cette promiscuité est acceptée comme une partie de leur vie et de ses conditions. Bien que M. Hennebeau adopte une attitude de laisser-faire, il ne peut pas éviter la frustration et l'envie qui résultent de l'adultère qu'il voit autour de lui. Et son exemple de l'amour naturel refoulé, dénaturé pour ainsi dire, a des conséquences très graves lors de la révolte sanguinaire des mineurs. De ce point de vue-là, l'amour dénaturé entre pleinement dans le thème de la violence, de la haine, et de la bestialité.

Les thèmes de la dénaturation semblent se greffer aux thèmes de la nature en ajoutant de l'ampleur à l'élément humain dans l'histoire. Ce sont les thèmes de la dénaturation qui, en opprimant l'homme le mènent vers la destruction, vers la violence et vers la révolte tout en ajoutant un élément de corruption et d'horreur.

Le thème du fatalisme semble s'allier au mouvement général de la déformation active de cette société mineure; et cette combinaison résulte en une soumission abjecte et déshumanisante de la société, en une sorte de mort vivante.

Par contre, l'amour, déshumanisé et adultère, paraît quand même comme un des seuls avantages que les mineurs possèdent, car il leur permet le seul plaisir de leur terne existence. Mais, sur un autre plan, l'amour déshumanisé et bestial prépare le terrain pour la jalousie et la vengeance, qui constitueront un thème d'un autre groupement, celui des forces émotives; et nous verrons que ces forces émotives jouent un grand rôle dans la préparation de l'action violente et de la révolte.

CHAPITRE III

THEMES DE L'INACTION

Les thèmes de la dénaturation révèlent une soumission à l'hiérarchie sociale et au système économique de la part des mineurs. Par conséquent, les mineurs ne vivent dans la société capitaliste que comme des machines. Cette déshumanisation de l'homme qui le réduit au niveau d'une machine est un aspect majeur de la souffrance des mineurs. Elle est aussi la cause principale de leur inaction.

Le poids de tant de souffrance et de frustration mène les mineurs, d'année en année et de génération en génération, à la passivité, à l'indifférence et à la résignation. Dans le roman, ces thèmes de l'inaction s'appliquent à la classe dirigeante aussi bien qu'à la classe ouvrière. Associés au fatalisme, ces thèmes de l'inaction étouffent le peu d'espoir dans la vie que ce peuple peut avoir. L'extraordinaire, c'est que, malgré l'indifférence générale à leur sort, les mineurs aient de l'espoir de temps en temps dans leur vie.

Le thème de la résignation du peuple mineur est établi dès les premières pages du roman; Bonnemort explique l'histoire de sa famille au nouvel arrivé, Etienne: "On faisait ça de père en fils, comme on aurait fait autre chose. Son fils, Toussaint Maheu, y crevait maintenant, et ses petit-fils, et tout son monde, qui logeait en face, dans le coron. Cent six ans d'abatage, les mioches après les vieux, pour le même patron . . . " (I, 17).

Cette famille accepte donc ce sort misérable. Son attitude est très passive: " . . . tant qu'on a du pain à manger, on peut vivre" (I, 17). La psychologie de cette indifférence et de cette passivité étant établie au début du roman, l'auteur poursuit le thème au cours de l'histoire.

La Maheude exprime cette attitude résignée en disant: "Les choses sont ainsi, il faut les accepter . . . " (II, 103). Elle ne se plaint pas, elle ne fait que constater un fait. Forcément, le désespoir fait partie de ce thème et en est peut-être l'extension. On le trouve là où il s'agit des conditions matérielles: "Le trou se creusait, les hommes se dégoûtaient du travail, qui ne leur permettait seulement pas de s'acquitter" (II, 102). Maheu déclare que "ce sera toujours le mineur qui aura la peine, sans l'espoir d'un gigot de temps à autre, en récompense" (III, 178). Bonnemort exprime cette absence totale d'espoir et sa profonde résignation, accumulée à travers les années: "Inutile de se casser la tête à réfléchir là-dessus" (III, 177). Comme il a déjà dit, le pain est l'essentiel dans la vie, mais quand le salaire de la quinzaine n'arrive même pas à acheter du pain, un désespoir intolérable règne parmi les mineurs: " . . . Pas de quoi manger du pain . . . du coron entier . . . chaque ménage lamentait devant le désastre de cette paye mauvaise" (III, 193 et 194). Les Maheu, "tous deux, au

moment d'agir, malgré l'injustice de leur misère retombaient à la résignation . . . tremblant . . . préférant encore plier l'échine" (IV, 227). Maheu est choisi comme porte-parole des mineurs devant le directeur de la mine, mais il a peur et préfère retomber dans sa passivité. Cependant, dans son esprit il y a une lueur d'espoir. Sa femme la reconnaît et lui donne enfin son approbation, sans pourtant appuyer le faible espoir de son mari: "Tu as raison, vas-y. Seulement, mon pauvre vieux, nous sommes foutus" (IV, 227). Comme nous avons déjà remarqué, la résignation si profondément ancrée dans l'esprit de ce peuple étouffe le peu d'espoir qui peut exister. La nécessité de manger cause enfin la désagrégation de la lutte des mineurs et les rejette dans le trou noir de fatalisme et de pessimisme d'autrefois: " . . . sans un rire, sans un regard de côté, on sentait les dents serrées de colère, le coeur gonflé de haine, l'unique résignation à la nécessité du ventre" (VII, 534).

Cette résignation tyrannique du peuple est étroitement liée à sa lutte avec la compagnie anonyme et avec le système capitaliste qui contrôle rigidement la compagnie de Montsou. Souvarine, un étranger qui a eu de l'expérience dans plusieurs pays, constate le problème économique auquel les mineurs doivent faire face:

> Augmenter le salaire, est-ce qu'on peut? Il est fixé par la loi d'airain à la plus petite somme indispensable, juste le nécessaire

> pour que les ouvriers mangent du pain sec et fabriquent des enfants. S'il tombe trop bas, les ouvriers crèvent, et la demande de nouveaux hommes le fait remonter. S'il monte trop haut, l'offre plus grande le fait baisser. C'est l'équilibre des ventres vides, la condamnation perpétuelle au bagne de la faim. (III, 154)

La puissance invulnérable de la compagnie autant que son anonymat rend inutile d'avance toute démarche par les mineurs et ils s'en rendent compte, après des années et des années d'insuccès. Le vieux Bonnemort exprime la leçon qu'il a apprise il y a longtemps: "Dis ce que tu voudras et ce sera comme si tu n'avais rien dit . . . Aujourd'hui ils vous recevront peut-être; mais ils ne vous répondront pas plus que ce mur. Dame! ils ont l'argent, ils s'en fichent" (IV, 228). Cette loi du plus fort, soutenue par l'argent et qui est grandement responsable du fatalisme des mineurs se retrouve dans la sixième partie du roman. Etienne, le chef de la lutte contre la compagnie, se désespère: "La Compagnie avait les reins trop forts pour qu'on les lui cassât si aisement: elle pouvait perdre des millions, ce serait plus tard sur les ouvriers qu'elles les rattraperait, en rognant leur pain" (VI, 396). Il n'y a pas que la Compagnie qui reste indifférente à la souffrance des mineurs; le gouvernement lui-même, le régime du Second Empire, se désintéresse de leur problème de vie et de mort. Lors du conflit entre les grévistes et les soldats, on découvre l'étendue de cette indifférence gouvernementale:

> L'empire, atteint en pleine chair par ces quelques balles, affectait le calme de la toute-puissance, sans se rendre compte lui-même de la gravité de sa blessure. C'était simplement une collision regrettable, quelque chose de perdu, là-bas, dans le pays noir, très loin du pavé parisien qui faisait l'opinion. (VII, 455)

L'image de l'inconnu se trouve inversée ici; elle ne désigne plus le système capitaliste qui a son centre à Paris, c'est maintenant le pays du charbon qui est l'inconnu.

L'indifférence gouvernementale est sans doute le résultat de la naïveté de la bourgeoisie qui, en réalité, tient le pouvoir. Cette naïveté caractérise, en effet, la classe dirigeante et bourgeoise dans la région de Montsou. Les familles Hennebeau et Grégoire sont représentatives de cette classe. Quand Mme. Hennebeau apprend que la grève a éclaté, son indifférence aux affaires des mineurs se révèle tout de suite: "Ah! ils sont en grève, dit-elle tranquillement, lorsqu'il [M. Hennebeau] l'eut consultée. Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait? Nous n'allons pas cesser de manger n'est-ce pas?" (IV, 212). Mme. Hennebeau prétend être au courant de l'état des mineurs du coron à qui elle rend visite de temps en temps. Mais elle ne se rend pas du tout compte de la misère qui règne dans le coron: " . . . elle s'indignait de l'ingratitude du peuple" (IV, 222). Les Grégoire, eux aussi, montrent de l'indifférence envers les conditions de vie du peuple: "M. Grégoire quand il apprit

que la grève avait enfin éclaté, haussa les épaules de son air honnête. D'un hochement du menton, Mme. Grégoire approuvait sa confiance dans la résignation séculaire des charbonniers . . . " (IV, 216). Il y a quand même un petit moment de sympathie au coeur de cette famille et brièvement elle s'occupe du malheur des mineurs, mais selon la formule bourgeoise de la charité: "Mme. Grégoire s'apitoya sur ces pauvres gens qui allaient souffrir de la faim; et déjà Cécille faisait la partie de distribuer des bons de pain et de viande . . . " (IV, 221). Malgré cette pitié momentanée et superficielle les Grégoire retombent dans leur indifférence naïve quand ils parlent de l'émeute des affamés devant la maison du directeur: "Sans doute, ils n'ont pas de malice au fond. Lorsqu'ils auront bien crié, ils iront souper avec plus d'appétit" (V, 374). Mme. Hennebeau est encore moins sympathique envers les mineurs que Mme. Grégoire; elle ne tolère pas du tout que sa vie soit dérangée par des ouvriers: "Ces sales ouvriers ont encore choisi un jour où j'ai du monde" (V, 366), dit-elle.

M. Hennebeau présente l'attitude administrative quand il est confronté par les mineurs: "Je suis un salarié comme vous, . . . On me donne des ordres, et mon seul rôle est de veiller à leur bonne exécution. . . . Vous m'apportez vos exigences, je les ferai connaître à la Régie, puis je vous transmettrai la réponse" (IV, 234).

Prise dans l'engrenage du même système hiérarchique, l'autorité qui se trouve sur place ne veut pas la responsabilité d'agir et la renvoie au "patron" inconnu. C'est ici que le lecteur découvre la validité de l'attitude de Bonnemort que nous avons constatée plus tôt: il est inutile de parler à la direction puisqu'elle ne peut pas agir par elle-même. Cette passivité de M. Hennebeau, aggravée par sa frustration conjugale et administrative, tourne au désespoir: " . . . le seul bien était de ne pas être, et, si l'on était, d'être l'arbre, d'être la pierre, mais encore, le grain de sable, qui ne peut saigner sous le talon des passants" (V, 369). Par cette extension de sa passivité en désespoir et en fatalisme, le directeur de la mine finit par ressembler aux mineurs eux-mêmes.

L'incompréhension et l'indifférence des bourgeois se prolongent jusqu'à la fin de l'histoire. La compagnie invite les ouvriers à retourner au travail et M. Grégoire est assez naïf pour croire qu'ils y retourneront volontiers: " . . . le devoir de chacun était d'aller panser les plaies, dans les corons. Eux [les Grégoire], avaient repris leur placidité bienveillante, excusant leurs braves mineurs, les voyant déjà, au fond des fosses, donner le bon exemple d'une résignation séculaire" (VII, 466). Les Grégoire, ignorant et voulant ignorer les faits du malheur chez les mineurs, blâment les Maheu de leur propre malheur, et, en plus, apportent une aumône de vêtements

quand la famille a réellement besoin de nourriture: "Aussi bien que cette famille [Maheu] eût mérité en partie ses malheurs, par son esprit détestable, avaient-ils résolu d'affirmer la largeur de leur charité, leur désir d'oubli et de conciliation, en lui portant eux-mêmes une aumône" (VII, 507). Les Grégoire s'attendent à ce que la famille Maheu oublie tout son malheur mais les Grégoire eux-mêmes ne savent pas faire autant quand la tragédie les frappe et la mort leur enlève leur fille Cécile: " . . . c'était l'effondrement même de leur vie, à quoi bon vivre, maintenant qu'ils vivraient sans elle [Cécile]?" (VII, 511). Le désespoir touche enfin à une famille bourgeoise.

Bien que le rôle d'Etienne soit de réveiller ce peuple passif et indifférent, Etienne lui-même est sujet à des moments de désespoir: " . . . l'idée que la Compagnie serait la plus forte et qu'il aurait fait le malheur des camarades, l'emplissait d'une insupportable angoisse" (IV, 246). Dans la sixième partie du roman, Etienne se résigne à lutter et à mourir: "Etienne recula, désolé. C'était la fin, il n'y avait plus qu'à se battre et à mourir" (VI, 442).

Malgré la passivité, la résignation, l'indifférence naïve, le fatalisme, l'espoir étouffé et le désespoir qui caractérisent la vie présente de cette société, une foi nouvelle, une sorte d'espoir en dépit de tout, un espoir dans l'avenir, commence à poindre. La Maheude exprime le mieux cet espoir étouffé mais qui va un jour

se voir réalisé:

> Et, dans sa résignation séculaire, dans cette hérédité de discipline qui la courbait de nouveau, un travail s'était ainsi fait, la certitude que l'injustice ne pouvait durer d'avantage, et que, s'il n'y avait plus de bon Dieu il en repousserait un autre, pour venger les misérables. (VII, 539)

Les thèmes de l'inaction se combinent et mènent tous au fond de l'abîme. Cette inaction dans ses diverses formes résulte surtout de la dénaturation qui a eu lieu et qui s'est traduite en une déshumanisation systématique de ce peuple. C'est la loi du plus fort du système capitaliste qui maintient et accelère cette descente vers l'abîme. Quand on ajoute à cette transformation l'élément du temps qui passe, de génération en génération, nous sommes en présence de la force principale qui porte ce peuple au désespoir. Mais il faut noter que c'est ce même élément du temps qui passe qui permet la promesse d'une action future et d'un espoir vivant.

CHAPITRE IV

THEMES DE L'ACTION

L'action du peuple, surtout cette action qui est inspirée par Etienne, se développe lentement à travers le roman bien que le thème de l'inaction soit plus dominant. Et comme nous l'avons remarqué, en dépit de l'abîme du désespoir dans lequel l'inaction plonge les mineurs, l'espoir d'une action libératrice luit au bout des ténèbres et de la longue nuit de leur existence pénible.

Le thème de l'action tourne principalement autour de la question politique. Comme on a vu dans le chapitre précédent, Etienne n'accepte pas la résignation des mineurs et, par conséquent, c'est lui qui introduit un souffle d'action dans leur vie passive. La politique d'Etienne n'est pas toujours bien définie puisqu'elle connaît une lente "germination". Bien qu'il n'y soit pas fondemental, le nihilisme fait partie de ce thème général de l'action. C'est un autre étranger, Souvarine, qui introduit cet élément-là de l'action politique. Il importe de noter aussi que les thèmes de l'action se joignent aux thèmes des forces émotives, mais nous ne discuterons ces dernières que dans le chapitre suivant.

Voyons d'abord la contribution d'Etienne à ces thèmes de l'action. Ses sentiments au sujet du travail et de la vie des mineurs sont établis dans la première partie du roman: "Depuis qu'il se trouvait au fond de cet enfer, une révolte lente le soulevait" (I, 60); " . . . il

ne se sentait point la résignation de ce troupeau . . . " (I, 69). Donc, Etienne ne fait pas partie du troupeau résigné bien que lui aussi ait ses moments de désespoir. A cause de sa présence, on s'attend à ce que la révolte, qui sourd sous la pression des souffrances, de la déshumanisation et de l'ordre qui impose la soumission, éclate enfin à la surface.

L'influence d'Etienne se fait sentir très vite dans le coron. Quoiqu'il soit un étranger du pays, dans quatre mois seulement il façonne un changement dans le coron: " L'influence d'Etienne s'élargissait, il révolutionnait peu à peu le coron. C'était une propagande sourde, d'autant plus sûre, qu'il grandissait dans l'estime de tous" (III, 181); " . . . du coup il passa chef, tout le coron se groupa autour de lui" (III, 182). Maintenant qu'Etienne est bien installé comme le chef du coron il peut proposer des changements dans le travail et dans la vie économique des mineurs.

La révolte qu'incite Etienne se base sur une philosophie politique qu'il a apprise ailleurs. Cette philosophie s'appuie sur l'idéal de l'Internationale communiste: " . . . cette fameuse Internationale . . . où la justice allait enfin triompher . . . Plus de frontières, les travailleurs du monde entier se levant, s'unissant pour assurer à l'ouvrier le pain qu'il gagne" (III, 152). De cette idéologie on retire la devise:

"A chacun suivant son mérite, et à chaque mérite suivant ses oeuvres" (III, 180). L'Internationale attend le jour où les ouvriers du monde entier se réuniront "dans un besoin commun de justice, balayant la pourriture bourgeoise, fondant enfin la société libre, où celui qui ne travaillerait pas, ne récolterait pas" (IV, 261). Cet idéal peut bien être valable mais on se demande si les motifs des ouvriers sont justes quand on découvre le caractère vindicatif des mineurs: " . . . quand on serait les maîtres, on dicterait des lois aux patrons, ils auraient à leur tour le poing sur la gorge" (IV, 262). La justice souhaitée par les mineurs ne semble pas meilleure que celle de la classe dirigeante. Leur foi dans cet idéal est pourtant louable et, compte tenu de toute leur souffrance, on peut leur pardonner ces sentiments de vengeance. Cette foi des mineurs se fait voir dans la quatrième partie du roman: " . . . ils étaient prêts à souffrir pour la conquête du bonheur universel" (IV, 239). L'idéal politique de l'Internationale est donc accepté par les mineurs. Ils veulent enfin agir et mettent l'idéal politique et économique à la place du pain qui leur manque: "Cette foi remplaçait le pain et chauffait le ventre" (IV, 240). La Maheude résume bien leur attitude et leur désir d'action: "Quand on a le bon droit de son côté, n'est-ce pas? ça vous donne du coeur, on finit toujours par être les plus forts" (IV, 241).

La politique de l'Internationale et son idéal

inspirent les mineurs à des actes qui sont quelquefois destructeurs, comme on verra dans un autre chapitre, mais il y a aussi des actes constructifs tels que la création d'une caisse de prévoyance. Etienne parle sans cesse aux mineurs de "la nécessité pour les charbonniers de Montsou, de fonder une caisse de prévoyance" (III, 163). Enfin les mineurs acceptent cette proposition: " . . . dès le mois de septembre, avait-il créé enfin sa fameuse caisse de prévoyance, très précaire encore, ne comptant que les habitants du coron . . . " (III, 182). Quand la grève éclate, la caisse ne soutient pas les familles longtemps, néanmoins c'est un effort positif fait par des mineurs jusque là passifs. La direction observe que "cette fois ils [les mineurs] paraissent mieux organisés" (IV, 221). Etienne, tout en étant responsable de l'organisation de la grève, et en voulant pousser les mineurs à l'action, ne veut pas que les grévistes agissent violemment: "Etienne répétait avec complaisance qu'il fallait agir révolutionnairement, sans attenter à la vie des personnes" (V, 335). Malgré sa direction non-violente, la violence et la destruction éclatent (sujet qui constitue un autre groupement de thèmes et qui sera traité dans un des chapitres suivants).

Entremêlé à cette action de politique ouvrière on trouve le nihilime, nettement violent, prêché par Souvarine, l'autre étranger, qui exhorte les mineurs ainsi:

"Allumez le feu aux quatre coins des villes, fauchez les peuples, rasez tout, et quand il il ne restera plus rien de ce monde pourri, peut-être en repoussera -t-il un meilleur" (III, 152); " . . . il faut tout détruire, ou la faim repoussera. Oui! l'anarchie, plus rien, la terre lavée par le sang, purifiée par l'incendie! . . . on verra ensuite" (III, 154). Sa politique nihiliste est fondée sur une sorte de pari déséspéré que Souvarine exprime ainsi: " . . . si la justice n'était pas possible avec l'homme, il fallait que l'homme disparût" (VII, 470). En vue de la permanence du malheur dans la vie des mineurs et de leurs familles et de l'énorme indifférence sociale, il est fort possible que l'action nihiliste soit la meilleure solution. En effet, la politique ouvrière ne réussit pas à corriger les injustices au travail et ce manque de succès est dû en partie aux divisions qui existent dans l'Internationale elle-même: "L'association, après avoir conquis les ouvriers du monde entier dans un élan de propagande, dont la bourgeoisie frissonait encore, était maintenant dévorée, détruite un peu chaque jour, par la bataille intérieure des vanités et des ambitions" (VI, 416).

Bien que l'Internationale se détruise et que le patron ne plie pas aux demandes des ouvriers, il existe toujours chez Etienne une foi que l'ouvrier et son action politique vont éventuellement triompher:

> . . . s'enrégimenter tranquillement, se connaître, se réunir en syndicats, lorsque les lois le permettraient; puis, le matin où l'on se sentirait les coudes, où l'on se trouverait des millions de travailleurs en face de quelque milliers de fainéants, prendre le pouvoir, être les maîtres. (VII, 543)

Cette foi-là semble être, sans une autre forme, le même espoir dans l'avenir qu'a exprimé la Maheude.

Ces thèmes de l'action, introduits et soutenus surtout par les deux étrangers, Etienne et Souvarine, ont une seule fonction, bien que ces deux hommes s'opposent. Ils servent dans le roman comme un "thème-pont" entre la passivité et l'indifférence du peuple et les actes physiques, tels que la violence, la révolte, la destruction et la vengeance, dirigés contre la classe dirigeante. Cette action, bien qu'elle aboutisse à la violence physique, a d'abord une identité spirituelle car elle se rapporte à un idéal et sert à réveiller le peuple de sa passivité. Il est vrai que la majorité des mineurs n'adopte pas la politique d'action socialiste ou nihiliste; néanmoins, il y en a un nombre significatif d'entre eux qui embrasse ce nouvel espoir et qui entraîne les autres mineurs dans la révolte. La politique socialiste (selon Etienne et l'Internationale) et la politique nihiliste (selon Souvarine) servent principalement dans le roman à bousculer le peuple de sa profonde léthargie et à le faire réagir selon ses sentiments immédiats tels qu'on les verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

THEMES DES FORCES EMOTIVES

Le réveil de l'esprit du peuple, qui résulte principalement de la politique d'action, se lie étroitement au réveil des sentiments tels que le sentiment de l'injustice, la colère, la jalousie, la révolte, le désir de justice humaine, la haine et la vengeance. On dirait que les mineurs, dans leur état de résignation et de passivité, sont presque complètement dépourvus de sentiments humains. Mais chacun de ses sentiments se réveille lentement et sert à motiver le peuple à agir, parfois de manière rationnelle, parfois irrationnelle. Parmi ces sentiments le thème-clef de la colère se rapporte non seulement aux individus mais aussi aux mineurs en tant que groupe. De tous les mineurs, c'est Etienne qui est le plus sujet à la colère. Il est sujet aussi à la haine, ce qui chez lui est présenté comme quelque-chose d'héréditaire. La colère et la haine servent à leur tour comme des tremplins pour la révolte du peuple. Le thème de la vengeance semble être l'extension dans cette révolte de la haine et de la colère.

L'action des mineurs commence à prendre forme autour des sentiments que soulève la question du boisage au fond de la mine. L'équipe Maheu vient d'être réprimandée par l'ingénieur de la mine: "La vue seule de la taille les jetait hors d'eux." (I, 61). Cette colère de l'équipe se répand aux autres: " . . . le mécontentement grandissait, . . . une rebellion germait dans ce coin étroit" (I, 67).

Tout ce mécontentement au sujet du boisage et du prix de chaque berline de charbon s'amplifie dans les discussions avec Etienne et au contact des idées socialistes avancées par lui: " . . . maintenant, il passait un air qui donnait de l'ambition aux charbonniers. . . . justement, les choses changeraient bientôt, parce que l'ouvrier réfléchissait à cette heure" (III, 177). La révolte se développe, tranquillement d'abord, violemment bientôt. Le thème de la colère devient majeur dans le texte et se manifeste ouvertement le jour de paye où les mineurs apprennent qu'un nouveau système de salaire sera mis en vigueur:

> L'exaspération croissait, une exaspération de peuple calme, un murmure grondant d'orage, sans violence de gestes, . . . c'était surtout l'enragement de cette paye désastreuse, la révolte de la faim, contre le chômage et les amendes. Déjà on ne mangeait plus, qu'allait-on devenir, si l'on baissait encore les salaires? Dans les estaminets, on se fâchait tout haut, la colère séchait tellement les gosiers, que le peu d'argent touché restait sur les comptoirs. (III, 194)

Comme indique ce passage, ce thème de la colère se lie étroitement à celui de la souffrance physique, en particulier à la faim des mineurs et de leurs familles. La faim (thème de la dénaturation) est donc encore d'une importance majeure en réveillant les sentiments qui agiront comme des forces dans ce roman.

La révolte des mineurs devient une réalité dans la quatrième partie du roman: "Et, brusquement, ce lundi même, à quatre heures du matin, la grève venait

d'éclater. . . . cette déclaration de guerre, d'une tactique et d'un ensemble qui semblaient indiquer une direction énergique" (IV, 211). Maheu parle à M. Hennebeau de la part de tous les mineurs:

> . . . il ne s'agit pas d'une révolte de tapageurs, de mauvaises têtes cherchant à faire du désordre. Nous voulons seulement la justice, nous sommes las de crever de faim et il nous semble qu'il serait temps de s'arranger, pour que nous ayons au moins du pain tous les jours. (IV, 230)

Encore une fois on remarque que c'est la faim qui est la cause première de cette révolte des mineurs et qu'un sentiment d'injustice les anime. La direction ne donne aucune satisfaction aux mineurs. Ensuite, lors de la réunion des grévistes dans la forêt, la colère éclate et les graines de violence sont semées:

> Des orateurs se succédaient sur le tronc d'arbre, gesticulant dans le bruit, lançant des propositions farouches. . . . Les têtes, vidées par la famine, voyaient rouge, rêvaient d'incendie et de sang, au milieu d'une gloire d'apothéose, où montait le bonheur universal. (IV, 304)

En compagnie de ce thème de colère chez les mineurs on trouve en parallèle chez les femmes une colère et une révolte qui s'élèvent en même temps et qui stimulent encore les passions des hommes. La Brulé est presque toujours l'auteur des crises de colère chez les femmes. Déjà au début de l'histoire, en sortant de la mine, les mineurs rencontrent "une scène violente" (I, 71) entre la Brulé et Philomène. C'est déjà une indication des sentiments explosifs des femmes. Dans la deuxième

partie du roman, Mme. Hennebeau emmène ses invités au coron afin de leur montrer combien la Compagnie pourvoit aux besoins des familles. Au moment de son départ: " . . . il y eut une explosion dernière de voix bavardes, toutes les femmes gésticulaient, se parlaient dans le visage, au milieu d'un tumulte de fourmilière en révolution" (II, 117). Dès le début du roman La Brulé exprime son mépris pour la Compagnie et dans la deuxième partie révèle sa colère et sa haine: " . . . la mère Brulé qui hurlât son enragement de vieille révolutionnaire, ayant à venger la mort de son homme contre les patrons . . . " (II, 109). Elle soulève les autres femmes; sa colère et sa haine sont comme contagieuses:

> . . . la Brulé . . . était avec celles qui s'emportaient, . . . le poing tendu vers Montsou. . . .
> Une clameur monta, les violences recommencèrent. . . . Et les idées semées par Etienne poussaient, s'élargissaient dans ce cri de révolte. (III, 195)

Quand enfin la grève commence on découvre en pleine force l'impétuosité et les sentiments explosifs des femmes. En essayant d'arracher du crédit à Maigrat, les femmes provoquent "une scène violente" (IV, 270) et au moment de la réunion au forêt "les femmes déliraient" (IV, 298), elles "s'enrageaient" (IV, 304).

Le résultat de la réunion au forêt et de cette explosion de colère, c'est que les femmes et les hommes deviennent une foule enragée au lieu d'être un simple groupe de grévistes: "Et, dans cette férocité croissante, dans cet

ancien besoin de revanche dont la folie détraquait toutes les têtes, les cris continuaient, s'étranglaient, la mort des traîtres, la haine du travail mal payé, le rugissement du ventre voulant du pain" (V, 348). Presque indépendamment de ces plaintes légitimes, maintenant "la colère de la foule ronflait, plus inquiétante, d'une menace vague et terrible" (V, 376). De toute cette férocité et de cette colère délirante de la foule sort le cri de la révolution: "A mort les bourgeois! vive la sociale!" (V, 373). Cette terrible force des émotions déchaînées est arrêtée provisoirement quand les soldats viennent au secours de la Compagnie. La révolte se calme mais c'est le calme avant la tempête dévastatrice:

> C'était maintenant une obstination muette, en face de ce déploiement de force, dont s'exaspérait l'orgueil des mineurs. . . . Et, sous cette grande paix morne, dans cet entêtement passif, se butant contre les fusils, il y avait la douceur menteuse, l'obéissance forcée et patiente des fauves en cage, les yeux sur le dompteur, prêts à lui manger la nuque, s'il tournait le dos. (VI, 390)

Puisque les mineurs ne peuvent pas décharger leur colère contre ce qui les opprime elles se retournent sur eux: " . . . jamais une méchanceté si aigre ne les avait jetés les uns sur les autres. Depuis la grève, la faim exaspérait les rancunes, on avait besoin de cogner: une explication entre deux commères finissait par une tuerie entre les deux hommes" (VI, 402). Mais cette déviation des forces émotives ne dure pas et enfin le peuple se rue contre l'autorité: " . . . sous le jour grandissant,

une bande d'hommes et de femmes descendaient du coron, avec de grands gestes de colère" (VI, 438). Cette colère qui surgit plus forte que jamais devient de nouveau un cri révolutionnaire: "A mort les étrangers! à mort les Borains! . . . Nous voulons être les maîtres chez nous" (VI, 442). En ce moment "tous, les farceurs aussi bien que les forcenés, huaient les soldats maintenant, comme s'ils les voyaient salis d'un éclaboussement d'ordure . . . " (VI, 447).

La colère et la haine sont subitement domptées quand les soldats tirent sur la foule, tuant des grévistes. La révolte retombe dans le trou creusé par la résignation habituelle de ce peuple. Cependant, la haine ne meurt pas. Au contraire, la foule la dirige contre Etienne, celui qui a planté chez ces gens les semences de la révolte:

> Bientôt, ce fut une fuite, chaque maison le huait au passage, on s'acharnait sur ses talons, tout un peuple le [Etienne] maudissait d'une voix peu à peu tonnante, dans le débordement de la haine. C'était lui, l'exploiteur, l'assassin, la cause unique de leur malheur. Il sortit du coron, blême, affolé, galopant, avec cette bande hurlante derrière son dos. . . . tous prirent des briques, les cassèrent, les jetèrent, pour l'éventrer, comme ils avaient voulu éventrer les soldats. (VII, 463)

La rancune se dissipe enfin et, après le retour des mineurs au travail, lorsque Etienne visite la mine pour la dernière fois avant de quitter la région, il trouve que: " . . . quand [il] leur tendit la main, pour leur dire adieu, tous la lui serrèrent fortement, tous mirent dans cette étreinte muette la rage d'avoir cédé, l'espoir fiévreux de la révanche"

(VII, 536). La pensée de la Maheude, déjà citée, résume l'état des sentiments de révolte à la fin du roman:

> Et, dans sa résignation séculaire, dans cette hérédité de discipline qui la courbait de nouveau, un travail s'était ainsi fait, la certitude que l'injustice ne pouvait durer davantage, et que, s'il n'y avait plus de bon Dieu il en repousserait un autre pour venger les misérables. (VII, 539)

Dans la révolte collective des mineurs, il y a des individus qui contribuent d'une manière significative aux thèmes des forces émotives telles que la colère, la haine et la jalousie. On a déjà dit le rôle de la Brulé comme instigatrice parmi les femmes. La Maheude, une des deux femmes principales de l'histoire, est parfois aussi passionnée et tempétueuse que la Brulé: " . . . la Maheude s'emportait davantage, . . . elle injuriait le sort . . ." (III, 206). Sa colère l'emporte quand son fils Jeanlin est gravement blessé au fond de la mine. Elle fait partie de la foule des femmes qui s'enrage devant le magasin de Maigrat quand il leur refuse du crédit: " . . . la Maheude, les deux bras en l'air dans un élan d'indignation vengeresse, appelait la mort, en criant qu'un homme pareil ne méritait pas de manger" (IV, 270). Pourtant, d'habitude elle n'est pas si facilement emportée par ses émotions: " . . . moi, je ne veux du mal à personne, mais il y a des fois où cette injustice me révolte" (III, 177). En dépit de son sentiment de l'affreuse injustice, ce bon sens de la Maheude s'affirme encore dans la cinquième partie

quand la foule des femmes veut tout casser: "Elle [la Maheude] était la plus calme, on pouvait exiger son droit, sans faire du dégât chez le monde" (V, 339). Mais son sens de la justice est complètement boulversé quand des soldats sont postés devant la mine; elle finit par se laisser emporter par la colère de la foule: " . . . aux premiers rangs, les femmes s'avançaient, quelques-unes armées de batons, la Maheude avec des yeux ensauvagés qui semblaient chercher au loin la cité de justice promise . . . " (V, 343). La colère de la Maheude éclate quand Etienne suggère que la grève a failli et qu'on doit retourner à la fosse:

> La Maheude . . . éclata tout d'un coup, lui cria dans la face . . . en jurant comme un homme . . . Ne répète pas, nom de Dieu! ou, toute femme que je suis, je te flanque ma main sur la figure . . . non! moi, je brûlerais tout, je tuerais tout maintenant, plutôt que de me rendre. (VI, 411)

Il faut se rappeler qu'au début la Maheude semble préférer que son mari ne se mêle pas de la révolte, mais puisqu'elle se laisse emporter par la colère de la foule ainsi que par ses propres émotions, il n'est pas surprenant qu'elle incite maintenant son mari à la révolte: "Elle le cinglait, l'étourdissait, aboyait derrière lui des paroles de mort . . . et il avançait toujours, il se trouva en face des fusils" (VI, 449). La tragédie l'a frappée trois fois (la mort de son mari et de sa petite fille et son fils Jeanlin estropié) mais elle refuse d'abandonner la grève:

> Ecoute, le premier de vous autres [Etienne et Catherine] qui travaille, je l'étrangle . . . Ah! non, ce serait trop fort, de tuer le père

> et de continuer ensuite à exploiter les enfants! En voilà assez, j'aime mieux vous voir tous emporter entre quatre planches, comme celui qui est parti déjà. (VII, 459)

La colère de la Maheude inspire aux autres de la tenacité et le désir de lutter jusqu'à la mort.

L'autre individu dont les émotions contribuent largement à la révolte et qui illustre le thème de la haine, de la colère et parfois de la jalousie, c'est Etienne. Il n'a fait que quelques heures de travail au fond de la mine mais déjà il trouvait que le sort des mineurs "était injuste et trop dur, son orgueil d'homme se révoltait, à l'idée d'être une bête qu'on aveugle et qu'on écrase" (I, 77). On assiste alors au réveil des émotions chez Etienne. En effet, il se présente comme étant prédisposé aux émotions très fortes et à la révolte: "Toute une prédisposition de revolte le jetait à la lutte du travail contre le capital . . . " (III, 152). Dans la quatrième partie du roman, peu de temps après le début de la grève, Etienne risque de se laisser emporter par ses émotions: "Il [Etienne] était repris d'une fureur de bataille, du besoin farouche d'en finir avec la misère, même au prix de la mort" (IV, 247). Il est prêt à mourir dans la lutte contre le capital mais au moment de l'invasion de Jean Bart par la foule de grévistes il ne veut pas qu'ils fassent de dégats ou qu'ils tuent Deneulin; il garde encore son bon sens: " . . . il était plein d'inquiétude, trop calme encore pour céder à ce coup de colère" (V, 337).

Pourtant, Etienne cède tout à coup à l'émotion, à la colère et à la haine croissante de la foule: " . . . Etienne lui [à Chaval] coupait la parole, hors de lui, pris de la fureur de la bande" (V, 341). Les émotions d'Etienne s'échauffent de plus en plus: " . . . il avalait une gorgée de genièvre, . . . Ses joues s'échauffaient, une flamme allumait ses yeux. Cependant, il gardait sa tête, il voulait encore éviter les dégâts inutiles" (V, 344). L'alcool agit assez violemment sur Etienne: "Peu à peu, une ivresse mauvaise, l'ivresse des affamés, ensanglantait ses yeux, faisait saillir des dents de loup entre les lèvres pâlies" (V, 350); "l'ivresse se tournait chez lui en un besoin de tuer" (V, 353). Ce besoin de tuer, comme sa prédisposition à la révolte, fait partie de la motivation d'Etienne.

La haine est un effet de cet alcoolisme héréditaire qui crée chez Etienne un besoin de tuer et Chaval en est l'objet. Tout au début de leur association, la haine s'enflamme entre les deux hommes: "Les deux hommes échangèrent un regard, allumé d'une de ces haines d'instinct qui flambent subitement" (I, 44). La haine d'Etienne est exaspérée par sa jalousie extrême au sujet de Catherine: "Cela le rendait fou, il serrait les poings, il aurait mangé cet homme, dans un de ces besoins de tuer où il voyait rouge" (II, 148). Chaval se vante d'être l'homme de Catherine mais ce nouvel arrivé attire l'attention de

Catherine. La seule présence d'Etienne met en question la domination de Catherine par Chaval:". . . il y avait une jalousie inavouée, la peur qu'on ne lui volât Catherine" (III, 181). Cette jalousie entre les deux hommes ne se limite pas à leur rivalité de mâles; elle est causée aussi par le fait qu'Etienne, le nouveau venu, s'établit comme chef: "Depuis le renouvellement du marchandage, il [Chaval] s'était embauché avec d'autres, mordu peu à peu d'envie contre le camarade, ce dernier venu qui se posait en maître, et dont tout le coron, disait-il, léchait les bottes" (III, 190). Pourtant, c'est Catherine qui provoque la haine mortelle entre ces deux hommes: " . . . une rage l'[Etienne]emportait, et les deux hommes se trouvèrent face à face, une jalousie longtemps inavouée, qui éclatait. Maintenant, il fallait que l'un des deux mangeât l'autre" (IV, 245). L'intervention de Catherine empêche temporairement une bagarre sanglante. Etienne se voit obligé de se cacher pour ne pas être arrêté. Dans sa cachette, il réfléchit sur son sort:

> Une . . . honte l'accablait, le remords de cette ivresse sauvage, du genièvre bu dans le grand froid, l'estomac vide, et qui l'avait jeté sur Chaval, . . . Cela remuait en lui tout un inconnu d'épouvante, le mal héréditaire, la longue hérédité de soûlerie, ne tolérant plus une goute d'alcool sans tomber à la fureur homicide. (VI, 392)

Malgré sa honte et son remords, Etienne est obligé de se défendre à cause de la jalousie de Chaval et de leur

haine mortelle. Il accepte l'emprise fatale des émotions: " . . . il y a assez longtemps que l'un des deux doit manger l'autre" (VI, 421). La fin de cette haine et de cette jalousie semble arriver quand Etienne désarme Chaval:

> Une voix abominable, en lui, l'assourdissait. Cela montait de ses entrailles, battait dans sa tête à coups de marteau, une brusque folie du meurtre, un besoin de goûter au sang. Jamais la crise ne l'avait secoué ainsi. Pourtant, il n'était pas ivre. Et il luttait contre le mal héréditaire, avec le frisson désespéré d'un furieux d'amour qui se débat au bord du viol. Il finit par se vaincre, il lança le couteau derrière lui . . . (VI, 424)

Pourtant cette haine est fatale et ne meurt qu'au moment de leur ensevelissement au fond de la mine:

> La mort leur semblait trop lente, il fallait que, tout de suite, l'un des deux cédât la place. C'était l'ancienne bataille qui recommençait, dans la terre où ils dormiraient bientôt côte à côte . . . (VII, 522)

Les thèmes émotives de la colère, de la haine et de la jalousie précèdent le thème de la vengeance, une des principales forces émotives dans l'histoire de la révolte. Ce thème de la vengeance tourne principalement autour de l'autorité cruelle du système capitaliste. C'est tantôt le système qui se venge sur le peuple, tantôt le peuple qui se venge sur le système. Rasseneur, un ancien mineur de la Compagnie qui a été congédié, est le seul qui réussisse à faire durer sa vengeance: " . . . il . . . planta son cabaret en face du Voreux, comme

une provacation à la Compagnie" (I, 74). La Brulé aussi est motivée par son désir de venger la mort de son mari et, pour cette raison, elle incite les femmes ainsi que les hommes à se venger sur le système: "La cambuse flambe. -Tant mieux! répondit la Brulé. Ce sera de la besogne faite . . . Ah! nom de Dieu! je disais bien que je leur ferais payer la mort de mon homme!" (V, 339). Maheu aussi, un ouvrier normalement tranquille et sage, brûle de vengeance pendant la grève et se jette sur les machines de la mine pour qu'elles ne détruisent plus les gens: " . . . Maheu se sentait gagner d'une joie farouche, comme si les dents de la lime les eussent délivrés du malheur, en mangeant le cable d'un de ces trous de misère, où l'on ne descendrait plus" (V, 338). En même temps, la foule enragée de grévistes se venge sur ceux qui ont repris le travail chez Deneulin: " . . . les cinq cents de Montsou se rangèrent sur deux files, pour forcer à passer entre cette double haie ceux de Vandame qui avaient eu la traîtise de descendre" (V, 340). La grandeur de cette vengeance tirée de la mine par les mineurs sera mise en évidence dans le chapitre suivant. Pour l'instant, c'est l'évidence et l'importance de ce thème émotif qu'il faut noter.

Le sentiment de vengeance nourri par la classe dirigeante est aussi féroce que celui des grévistes. La direction de la mine devient hostile envers ses employés: "L'entrevue eut lieu le mardi matin, . . . Elle fut moins cordiale que la première" (IV, 269). Par la suite, puisque

les grévistes ne veulent pas céder, "la Compagnie irritée de l'entêtement des grévistes, parlait de rendre leurs livrets aux mineurs compromis" (IV, 277). C'est un acte de vengeance féroce, car ce livret est le passeport au travail et, une fois son livret rendu, le mineur le trouve très difficile d'obtenir un autre travail. Quand enfin la faim a brisé la grève, la Compagnie tire sa vengeance des mineurs impuissants: "Le directeur avait reçu l'ordre d'organiser un vaste système d'espionnage, puis de congédier un à un, sans bruit, les hommes dangereux, soupçonnés d'avoir trempé dans le crime" (VII, 498). La Compagnie dégrade maintenant les mineurs autant que possible:

> La Compagnie . . . abusait de son triomphe. Après deux mois et demi de grève, vaincus par la faim, lorsqu'ils étaient retournés aux fosses, ils avaient dû accepter le tarif de boisage, cette baisse de salaire déguisée, exécrable à présent, ensanglantée du sang des camarades. On leur volait une heure de travail, on les faisait mentir à leur serment de ne pas soumettre, et ce parjure imposé leur restait en travers de la gorge, comme une poche de fiel. (VII, 534)

Dans sa vengeance la Compagnie est devenue plus bestiale que jamais.

La vengeance se manifeste définitivement dans la mort du Voreux et de Chaval. A l'aide du sabotage de Souvarine, la terre elle-même se venge de toutes ses blessures: " . . . c'était la terre qui se vengeait, qui lâchait ainsi le sang de la veine, parce qu'on lui avait tranché une artère" (VII, 514).

Etienne tire finalement sa vengeance non pas de la société capitaliste mais seulement de Chaval: "C'était donc fait, il avait tué. . . . Pourtant, il n'était pas ivre que de faim, l'ivresse lointaine des parents avait suffi" (VII, 523).

Avec ces thèmes des forces émotives nous sommes arrivés à l'état final du réveil de ce peuple. Le réveil de sa vie émotive est comme une lente germination qui suit le cycle des saisons changeantes. Stimulés par les thèmes d'action surtout politique que nous avons déjà vus, l'esprit et la conscience des mineurs deviennent actifs et les arrachent à leur état de léthargie en libérant les sentiments refoulés de ce peuple opprimé. Ce sont ces sentiments qui, sous la pression des idées d'action politique et de la souffrance, deviennent des forces émotives dans le roman. Ce réveil est à la fois individuel et collectif. Les mineurs sont poussés par la colère et le sentiment de l'injustice à la révolte et de la révolte à la vengeance. La faim des mineurs aide à enflammer ces sentiments récemment réveillés. Entremêlées à ces thèmes de forces collectives, on trouve chez les individus des manifestations de jalousie, de rivalité et de haine. Etienne subit le plus l'influence de ces forces émotives qui, comme dans le cas du groupe, aboutissent à la révolte, à la violence et à la vengeance. Cette dernière émotion surtout débouche sur la mort et la destruction, thèmes dont nous discuterons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI

THEMES DE LA DESTRUCTION ET DE LA MORT

Les thèmes des forces émotives culminent dans l'action violente et destructrice, qui constitue un autre groupement de thèmes dans ce roman. Le thème précurseur du désastre inévitable, qui paraît tôt dans le roman, annonce ce groupe de thèmes et en fait partie. Comme thème de la destruction, le thème du nihilisme ne semble être qu'un thème particulier, un seul aspect de ce faisceau de thèmes. Et tous les thèmes de ce groupe, produits des forces émotives à leur point culminant, se rencontrent dans le thème de la mort, lui aussi annoncé dès le début dans l'image de la mine monstrueuse dévorant la chair humaine (voyez p. 54).

Le conflit désastreux et inévitable entre la Compagnie et ses mineurs prend une forme définitive dans la troisième partie du roman:

> La Compagnie, sous le prétexte du dérangement causé par la paye, avait encore, ce jour-là, suspendu l'extraction, dans toutes ses fosses. Saisie de panique devant la crise industrielle qui s'aggravait, ne voulant pas augmenter son stock déjà lourd, elle profitait des moindres prétextes pour forcer ses dix mille ouvriers au chômage. (III, 185)

On a déjà constaté que les industries de la région doivent faire face à une crise économique générale. Afin de se sauvegarder la Compagnie fait des économies sur l'ouvrier. En plus de la question du chômage, il y a le boisage qui met en conflit les deux côtés: " . . . on disait la Compagnie de plus en plus mécontente des

boisages. Elle accablait les ouvriers d'amendes, un conflit paraissait fatal" (III, 186).

La formule la plus violente pour ce conflit est énoncée par Souvarine: "Les grèves? des bêtises! . . . ça ruine les uns, ça tue les autres, et c'est toujours autant de nettoyé . . . on mettrait bien mille ans pour renouveler le monde. Commencez donc par me faire sauter ce bagne où vous crevez tous!" (III, 189). Souvarine explique encore sa méthode de mettre fin à ce système capitaliste qui détruit l'ouvrier: "Il faut qu'une série d'effroyables attentats épouvantent les puissants et réveillent le peuple" (IV, 256). Négrel, l'ingénieur de la fosse Voreux pressent un tel désastre: "Je crains de graves désordres . . . " (IV, 222). Le sentiment d'un désastre ou d'un conflit inévitable se présente à l'aide d'une image des grévistes inspirés par l'espoir d'un secours de la part de l'Internationale — image qui, par l'association violence-vent, relève aussi des thèmes de la nature que nous avons déjà traités:

> Et, dans cet élan d'espoir, dans ce galop de gros souliers sonnant sur le pavé des routes, il y avait autre chose encore, quelque chose d'assombri et de farouche, une violence dont le vent allait enfiévrer les corons, aux quatre coins du pays. (IV, 264)

Comme la révolte elle-même, les thèmes du désastre et de la destruction s'établissent peu à peu. Puisque la grève a arrêté le travail dans les fosses et qu'on ne maintient plus les galeries les boisages pourrissent lentement: "Mais ce qui effrayait surtout la

Compagnie . . . c'étaient les dégâts croissants, dans les galeries et les tailles" (IV, 268). Cette lente destruction des mineurs est la responsabilité des deux groupes principaux: "Des deux côtés, l'obstination entassait des ruines: tandis que le travail crevait de faim, le capital se détruisait" (IV, 268). A cause de cette obstination mutuelle, les grévistes, poussés par leurs sentiments et par leur faim, sont sur le point de passer à l'action violente. Le lecteur s'attend à ce que quelque chose de terrible arrive: " . . . au loin, dans la campagne, le long frémissement . . . s'enflait, le peuple en marche dont ils [Mme. Hennebeau et son groupe] auraient entendu le galop, s'ils avaient collé l'oreille contre la terre" (V, 315).

C'est dans la cinquième partie du roman que le thème de la destruction domine. La foule enflammée par des forces émotives incontrôlables, détruit tout, surtout la propriété de la Compagnie. Le cri révolutionnaire et destructeur s'élève à Jean Bart: "-Coupons les câbles! coupons les câbles! . . . Faut renverser les feux! aux chaudières! aux chaudières!" (V, 338). Une fois que cette mine est mise hors d'exploitation la foule se rue sur les autres fosses telles que Crevecoeur et Gaston-Marie: "On se mit à couper les câbles . . . aux chaudières un robinet fut cassé . . . l'eau . . . faisait éclater les grilles de fonte" (IV, 348); "On arriva à Gaston-Marie . . .

brisant tout, balayant tout, avec la force accrue du torrent qui roule. . . . Mais c'était surtout la pompe qu'on menaçait" (V, 352).

Les femmes agissent comme une force primaire dans l'action destructrice de la foule. Bien entendu, la Brulé est une des instigatrices principales: " . . . la Brulé . . . accroupie devant un des foyers, le vidait violemment, jetait le charbon incandescent sur le carreau de briques, où il continuerait à brûler avec une fumée noire" (V, 339). En général, ces femmes deviennent violentes avant les hommes et plus violentes qu'eux: "D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons; tandis que les vieilles, affreuses, hurlaient si fort . . . " (V, 363). Les femmes de la foule dirigent cette violence contre Cécile en l'attrappant devant l'hôtel du directeur: " . . . faut la fouetter! . . . Et les femmes, dans cett rivalité sauvage, s'étouffaient, allongeaient leurs guenilles, voulaient chacune un morceau de cette fille de riche" (V, 377).

Bien que les femmes composent la partie la plus bruyante de la foule il y a aussi un grand nombre d'hommes: "D'autres camarades arrivaient toujours, on était près de mille, sans ordre, coulant de nouveau sur la route en un torrent débordé" (V, 342). La foule s'attaque furieusement aux machines des mines mais sa violence s'accroît encore devant les traîtres qui ont repris le travail:

> Ils [les traîtres] s'enfuirent, on les poursuivit à coups de pierre. Deux furent battus, . . . Une hercheuse y fut prise et fouettée par les femmes, . . . les galibots recevaient des gifles, des haveurs se sauvèrent, les côtes bleues de coups, le nez en sang. (V, 348)

C'est Chaval qui est le plus maltraîté:

> Il y avait là une mare, . . . Elle était blanche d'une épaisse couche de glace; et on l'[Chaval] y poussa, on cassa cette glace, on le força à tremper sa tête dans cette eau si froide. . . . Il dut boire, à quatre pattes. Tous riaient, d'un rire de cruauté. . . . la Mouquette . . . s'enrageait après celui-là, le traiterait de bon à rien, parlait de le déculotter, pour voir s'il était encore un homme. (V, 353)

Le degré de frustration et de violence prête à éclater est indiqué par la ruée de la foule sur une autre fosse, la Victoire:

> Et, dans leur rage de n'avoir pas une force de traître à gifler, il s'attaquèrent aux choses. Une poche de rancune crevait en eux, une poche empoisonnée, grossie lentement. Des années et des années de faim les torturaient d'une fringale de massacre et de destruction. (V, 353)

La destruction ne se limite pas aux mines. La foule s'attaque aussi aux domiciles de la classe dirigeante: "Le crépuscule noyait la route, lorsque les pierres commencèrent à cribler la façade de l'hôtel [la maison de M. Hennebeau]" (V, 369). La maison des Grégoire subit la même violence: "Mélanie . . . contait comment la bande avait démoli la Piolaine" (V, 379). On s'attend à ce que la rage des grévistes se tourne contre le magasin de Maigrat: "Chez Maigrat, nom de Dieu! . . . Il y a du pain, là-dedans! Foutons la baraque à Maigrat par terre!" (V, 378);

" . . . c'était Etienne qui enfonçait à coups de hache le magasin de Maigrat" (V, 380).

La violence et la destruction entrent directement dans le thème de la mort lors de la mort violente de Maigrat et de la mutilation de son cadavre par les femmes:

> . . . ses deux mains [de Maigrat] lachèrent à la fois, il roula comme une boule, sursauta à la gouttière, tombé en travers du mur mitoyen, . . . il rebondit du côté de la route, où il s'ouvrit le crâne, à l'angle d'une borne. La cervelle avait jailli. Il était mort. (V, 382)

Le désastre total qui menace la Compagnie oblige M. Hennebeau à appeler le secours des troupes. Il est naturel que les grévistes réagissent violemment contre cette intrusion dans leurs affaires par une autre autorité détestée: " . . . la bataille à coups de pierre commença. . . . C'était une grêle, des grêlons énormes, dont on entendait les claquements sourds" (VI, 448). L'enchaînement fatal des événements continue car les soldats sont obligés de se défendre: "La pluie des briques redoublait, . . . les fusils partirent d'eux mêmes, trois coups d'abord, puis cinq, puis un roulement de peleton, puis un coup tout seul, longtemps après, dans le grand silence" (VI, 450). Enfin on arrive en plein thème de la mort:

> Les blessés hurlaient, les morts se refroidissaient dans des postures cassées, boueux de la boue liquide du dégel, ça et là envasés parmi les taches d'encre du charbon, qui reparaissaient sous les lambeaux salis de la neige. (VI, 452)

La résistance des mineurs étant rompue, ils reprennent leur travail dans les mines.

Cependant, la catastrophe n'est pas encore totale et, au fond de la mine, les mineurs pressentent le grand désastre imminent: "Leur terreur s'accroissait de l'incertitude du danger, de cette menace qu'ils sentaient là, sans la connaître" (VII, 484). Cette peur d'une plus grande destruction est réelle à cause de l'activité du nihiliste Souvarine qui a saboté la mine: " . . . il [l'ingénieur] reconnut très nettement des coups de scie, des coups de vilebrequin, tout un travail abominable de destruction" (VII, 490). Une fois commencée par le sabotage, la destruction de la mine continue tout naturellement:

> Au bout des galeries, l'air refoulé s'amassait, se comprimait, partait en explosions formidables, parmi les roches fendues et les terrains bouleversés. C'était le terrifiant vacarme des cataclysmes intérieurs, un coin de la bataille ancienne, lorsque les déluges retournaient la terre, en abîmant les montagnes sous les plaines. (VII, 517)

La mort du Voreux entraîne la mort de plusieurs mineurs: "Deux furent tués par des chutes de planche. Un troisième . . . retomba de cinquante mètres et disparut dans le bougnon" (VII, 486); " . . . deux camarades . . . étaient même restés en chemin, la tête fendue" (VII, 519). Une autre mort résulte indirectement de cette catastrophe, celle de Chaval, tué par Etienne quand les deux hommes

et Catherine sont ensevelis vivants dans une galerie de la mine: "Il [Chaval] tomba, la face broyée, le crâne fendu" (VII, 523). Catherine, meurt aussi, victime de la destruction de la mine autant que de toute la souffrance accumulée pendant sa courte vie (VII,531). En plus de ce désastre au Voreux qui tue tant de personnes, il y a une autre mort significative, celle de Cécile Grégoire, étranglée par le vieux Bonnemort, lui-même la pire victime de tout ce malheur: "Par terre leur fille gisait, la face bleue, étranglée. A son cou, les doigts avaient laissé l'empreinte rouge d'une poigne de géant" (VII, 510).

Ces divers thèmes de la violence, de la destruction et de la mort servent dans le roman de véhicules pour l'action physique. Sans le développement de ces thèmes, l'action, inspirée par la nouvelle politique et transformée en forces émotives, serait restée exclusivement sur le plan mental ou moral. La transformation de cette idéologie d'action politique en quelque chose de concret est réalisée à travers les thèmes émotifs qui, au paroxysme de leur force, débouchent sur la violence, sur la destruction et enfin sur la mort. Une fois que les grévistes réagissent physiquement, leur action est incontrôlable. La conséquence de toute cette destruction est la mort —la mort de la mine monstrueuse et d'un grand nombre des êtres humains qu'elle dévorait au début de l'histoire.

La révolte atteint ainsi à son point culminant. Mais la mort a pour effet aussi d'étouffer la révolte et ainsi de nous ramener au thème de la résignation et de l'inaction que nous avons vu surtout au début du roman lorsqu'Etienne, l'étranger, est arrivé dans ce coron de désespoir. Mais la mort dans la révolte n'est pas la même mort que vivait quotidiennement ce peuple quand, passif comme un troupeau de moutons, il se laissait dévorer, sans réagir, par le monstre anonyme. Bien que ce peuple ne soit pas encore sauvé, il a fait au moins l'effort de se libérer. Sa victoire sur le système qui l'opprime n'a duré que quelques jours. Au moins a-t-il aperçu, pendant ces quelques jours, son salut éventuel.

CHAPITRE VII

THEME DU SALUT ET DU SAUVEUR

Ce sont des étrangers qui inspirent aux mineurs la croyance à la possibilité d'un salut. Un de ces étrangers adopte et prêche la politique de l'Internationale. C'est par le triomphe de cette politique que le mineur opprimé espère être délivré, car elle promet à l'ouvrier la liberté et la justice. Cet espoir grandit chez les mineurs jusqu'au moment où la révolte échoue. Mais en échouant, elle leur laisse l'image d'une vie améliorée dans un avenir pas trop lointain.

Etienne devient assez tôt dans l'histoire le protagoniste du salut. Comme on a constaté dans le troisième chapitre, le peuple est pendant longtemps résigné à sa vie de misère et indifférent à son sort. Mais Etienne ne partage pas cette attitude. Il n'accepte pas la résignation du peuple puisqu'il n'est pas originaire de ce pays: "Non, je suis du Midi, répondit le jeune homme" (I, 14). Néanmoins Etienne s'établit dans cette société mineure: "Maheu . . . ainsi que les autres, il sentait que ce garçon avait une instruction supérieure à la sienne . . . C'était le premier ouvrier de rencontre qui s'acclimatait si promptement" (III, 147). A cause de ses connaissances supérieures Etienne devient "une sorte d'homme d'affaires, chargé des correspondances, consulté par les ménages sur les cas délicats" (III, 182). Bientôt il est accepté comme un vrai camarade par ceux du coron: " . . . maintenant, tous se tutoyaient" (III, 162).

Une fois accepté par ses camarades de travail dans la mine, Etienne commence à répandre sa philosophie qui est en réalité son plan pour le salut de ces misérables ouvriers: "Il avait la propagande obstinée des nouveaux convertis, qui se créent une mission" (III, 165). Etienne leur prêche que "la vieille société craquait, ça ne pouvait durer au delà de quelques mois . . . " (III, 180); et il leur propose la mise en vigueur immédiate de son plan de révolution: "Ah! il est temps, il est temps" (III, 208).

Bien qu'Etienne inspire aux mineurs les sentiments qui créent la volonté de réagir contre le système et bien qu'il choisisse le moment de la révolte, il ne peut pas lui-même servir de porte-parole devant la Compagnie: "D'abord, lui, Etienne, devait parler; mais il était à Montsou depuis trop peu de temps" (IV, 228). En dépit du fait que la direction ne le reconnaît pas comme le chef des mineurs, il le devient: "Désormais, Etienne était le chef incontesté" (IV, 240). Son prestige comme chef s'accroît: "Ce n'était plus le secrétaire de l'association qui parlait, c'était le chef de bande, l'apôtre apportant la verité" (IV, 296). Ici, Etienne prend évidemment le rôle d'un sauveur.

La vérité prêchée par cet apôtre est fondée sur la doctrine socialiste de l'époque mais elle subit une transformation:

> Chez lui, à cette heure, l'évolution était complète. . . . son collectivisme, encore humanitaire et sans formule, s'était raidi en un programme compliqué, . . . D'abord, il posait que la liberté ne pouvait être obtenue que par la destruction de l'État. Puis, quand le peuple se serait emparé du gouvernement, les réformes commenceraient: retour à la commune primitive, substitution d'une famille égalitaire et libre à la famille morale et oppressive, égalité absolue, civile, politique et économique, garantie de l'indépendance individuelle grâce à la possession et au produit intégral des outils du travail, enfin instructions professionnelle et gratuite, payée par la collectivité. (IV, 297)

Il est évident que ce plan est un peu embrouillé. Il y a là-dedans des éléments de plusieurs politiques qu' Etienne a rencontrées dans ses lectures limitées. Puisque son plan de salut n'est pas bien défini, on découvre qu'au moment où Etienne se brouille avec ses camarades il a lui-même des doutes sur le bien-fondé de son plan:

> Il voulait leur élargir le ciel, les élever au bien être et aux bonnes manières de la bourgeoisie, en faisant d'eux les maîtres; mais comme ce serait long! et il ne se sentait plus le courage d'attendre la victoire, dans ce bagne de la faim. (VI, 393)

Mais presque subitement son esprit de sauveur revient: " . . . devant ces coups répétés, l'espoir renaissait chez Etienne, il finaissait par croire qu'un troisième mois de résistance achèverait le monstre, la bête lasse et repue, accroupie là-bas comme une idole, dans l'inconnue de son tabernacle" (VI, 396). Il est à noter qu' Etienne se présente ici, dans son exil, non seulement comme le sauveur qui doute mais aussi comme celui qui

sauvera ce peuple de sa servitude à une idole. L'allusion religieuse semble assez claire. La vraie ambition d'Etienne se révèle pendant ces moments de doute concernant la révolte:

> Ses longues songeries avaient fixé son ambition: en attendant mieux il aurait voulu être Pluchart, lâcher le travail, mais seul, dans une chambre propre, sous le prétexte que les travaux de tête absorbent la vie entière et demandent beaucoup de calme. (VI, 394)

Etienne ne lâche pas la lutte mais dans sa déception il préférerait être le chef intellectuel et spirituel de ces ouvriers plutôt que rester un des leurs.

D'autres plans de salut et des sauveurs secondaires se joignent à cette croisade contre le système que prêche Etienne ou bien s'y opposent. M. Hennebeau dépeint la Compagnie comme le protecteur des ouvriers: "La Compagnie est une providence pour ses hommes, vous avez tort de la menacer" (IV, 232). Souvarine, en prophète, promet aux mineurs un sauveur nihiliste:

> Il naîtra, celui qui anéantira votre race de poltrons et de jouisseurs. . . . si mes mains le pouvaient, elles prendraient la terre comme ça, elles la secoueraient jusqu'à la casser en miettes, pour que vous restiez tous sous les décombres. (VI, 419)

Il y a même un sauveur "religieux" qui se présente:

> Il [l'abbé Ranvier] trouvait des excuses aux scélératesses des grévistes, il attaquait violemment la bourgeoisie, sur laquelle il rejetait toutes les responsabilités. C'était la bourgeoisie qui, en dépossédant l'Eglise de ses libertés antiques pour en mésurer elle-même, avait fait de ce monde un lieu maudit

> d'injustice et de souffrance; c'était elle qui prolongeait les malentendus, qui poussait à une catastrophe effroyable par son athéisme, par son refus d'en revenir aux croyances, aux traditions fraternelles des premiers chrétiens. (VI, 391)

A la base de son plan de salut se trouvent l'église et ses prêtres:

> . . . l'Eglise seule peut . . . sauver . . . l'Eglise [est] avec les pauvres, . . . elle ferait un jour triompher la justice, en appelant la colère de Dieu sur les iniquités des riches. . . . La délivrance viendrait des prêtres de campagne, tous se lèveraient pour rétablir le royaume du Christ avec l'aide des misérables. . . . (VI, 407-408)

Aucun de ces plans de salut proposés ne se réalise. Même Etienne, qui s'est réjoui d'être le chef incontesté des mineurs, ne l'est plus à la fin; il devient un sauveur renié: "Le peu qui restait de sa popularité s'en était allé au vent de la fusillade, il ne passait plus sans rencontrer des regards dont la flamme le suivait. . . . Toujours, derrière lui, le sourd reproche augmentait" (VII, 458). En face de la défaite de la révolte et de son ambition comme chef, Etienne comprend l'erreur de son plan: " . . . un homme peut être brave, une foule qui meurt de faim est sans force" (VII, 472). Il reconnaît maintenant la réalité de la défaite et sa cause. Son rôle de chef politique et de sauveur du peuple opprimé commence à s'éteindre en lui peu à peu:

> Un besoin de paix, un invincible besoin d'être heureux l'envahissait; et il se voyait marié, dans une petite maison propre, sans autre ambition que de vivre et de mourir là, tous les deux. Du pain le contenterait; même, s'il n'y

> en avait que pour un, le morceau serait pour elle. (VII, 477)

Cependant, la flamme de son ambition d'être le sauveur de la classe ouvrière remonte encore une fois: " . . . une lettre [de Pluchart] . . . l'appelait à Paris. C'était son ancien rêve réalisé" (VII, 533). Sa foi dans un plan de salut pour l'ouvrier qu'il avait failli abandonner rebondit maintenant plus fort que jamais:

> Ces ouvriers dont l'odeur de misère le gênait maintenant, il éprouvait le besoin de les mettre dans une gloire, il les montrerait comme les seuls grands, les seuls impeccables, comme l'unique noblesse et l'unique force où l'humanité pût se retremper. . . . S'il fallait qu'une classe fût mangée, n'était-ce pas le peuple, vivace, neuf encore, qui mangerait la bourgeoisie épuisée de jouissance? (VII, 541-542)

L'inspiration de ces sauveurs et leurs plans de salut entraînent le peuple dans l'espoir d'une vie améliorée. Une association s'établit de bonne heure dans le texte entre l'espoir du mineur et la nature:

> Le printemps était venu. . . . Les peupliers . . . s'empanachaient de feuilles. Des herbes envahissaient le terri, des fleurs couvraient les prés, toute une vie germait, jaillissait de cette terre, pendant qu'il [Etienne] geignait sous elle, là-bas, de misère et de fatigue. (III, 148-149)

Le contraste d'un ordre naturel et d'une existence dénaturée dans cette image suggère une germination et une floraison irrésistible, mais l'état du mineur est toujours misérable. L'espoir indiqué par l'image se rapporte à

l'avenir. Sous la direction d'Etienne ("Ça [la misère] finira, nous [les mineurs] serons les maîtres, un jour!"), l'espoir du peuple grandit ("Les maîtres . . . Ah! foutu sort! ce ne serait pas trop tôt!"), comme le dit Maheu (III, 157). Dans la quatrième partie du roman l'espoir des mineurs devient une foi ardente: "La caisse s'était épuisée, la Compagnie ne céderait pas, chaque jour devait aggraver la situation, et ils [les mineurs] gardaient leur espoir, et ils montraient le mépris souriant des faits" (IV, 239); ils croyaient même que "si la terre craquait sous eux, un miracle les sauverait" (IV, 239). Le miracle n'arrive pas. Cependant, la Maheude résume l'espoir d'une justice future pour les mineurs dans le passage déjà cité:

> Et, dans sa résignation séculaire, dans cette hérédité de discipline qui la courbait de nouveau, un travail s'était ainsi fait, la certitude que l'injustice ne pouvait durer d'avantage, et que, s'il n'y avait plus de bon Dieu, il en repousserait un autre, pour venger les misérables. (VII, 539)

L'association entre la nature et l'espoir du mineur revient à la fin du roman mais cette fois elle indique plus précisément un avenir où l'ouvrier triompherait et jouirait d'une vie meilleure:

> Maintenant, en plein soleil, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. . . . De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des

> germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. . . . c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. (VII, 544)

Cet espoir d'un salut futur profite de l'expérience de la révolte avortée des mineurs; et leur prochaine révolte, en prenant une forme mieux consolidée, aura une bonne chance de mettre au jour une société nouvelle:

> Oui . . . ce serait le grand coup: s'enrégimenter tranquillement, se connaître, se réunir en syndicats, lorsque les lois le permettraient; puis, le matin où l'on se sentirait les coudes, où l'on se trouverait des millions de travailleurs en face de quelques millions de fainéants, prendre le pouvoir, être les maîtres. (VII, 543)

On peut conclure que le salut des mineurs ne se présente pas comme quelquechose de précis ou de définitif. Le plan d'Etienne se développe et se transforme au cours du roman. La politique d'action contribue à la création de ce plan de salut, mais ce sont les forces émotives et les actes auxquels cette politique donne naissance qui poussent les mineurs dans la voie de l'espoir d'un salut possible. Ainsi plusieurs sortes de thèmes s'enchaînent dans le roman et contribuent à l'ascension vers un sommet d'où l'on aperçoit l'espoir et le salut. Et ce salut, comprenant l'idée de toute une ère nouvelle et d'un monde nouveau, est assez vaste pour inclure les thèmes du roman qui ont

mené ce peuple à l'idée de son salut, qu'ils se rapportent à la vie sociale, économique, politique, naturelle, émotive, morale ou spirituelle. Etant utopique de cette façon, bien qu'il ne soit pas réalisé dans l'histoire, ce salut se veut réel. Il y a déjà des hommes qui veulent s'occuper du sort des ouvriers qui sera un jour certainement meilleur.



CONCLUSION

Une vue globale de l'analyse des thèmes de Germinal révèle des liens étroits entre les divers thèmes traités et un développement progressif d'un groupe de thèmes à l'autre. Le schéma qui représente ce développement n'a ni une valeur ni une précision mathématique, bien qu'il y ait des rapports définitifs entre les thèmes analysés. Un tel schéma a pourtant la valeur de fixer dans l'esprit d'une manière générale la structure thématique de ce vaste roman (voyez l'appendice).

On a déjà constaté l'importance des thèmes de la nature dans la création de l'ambiance et du milieu au début de ce roman. Il semble normal que cette étude commence par l'analyse des thèmes naturels puisque ce sont eux qui constituent le fondement sur lequel d'autres thèmes s'élèvent. L'emphase que met Zola sur ce groupe de thèmes s'explique en partie par le fait que ces thèmes traitent d'éléments physiques et que Zola écrit ce roman à une époque où la science et le monde physique ont pris une importance majeure. La majorité de ces thèmes naturels, c'est-à-dire de ceux qui créent l'ambiance et le milieu (ténèbres, froid, vent, noir) portent une valeur négative. Ils mènent directement aux thèmes encore plus négatifs de la dénaturation. Mais, entremêlé à ces thèmes naturels d'une valeur négative et s'y opposant, on trouve le thème omniprésent de la

germination.

Ce thème de la germination se manifeste dans plusieurs groupements de thèmes. Quelquefois la ronde des saisons introduit le thème de la germination mais parfois il résulte simplement et directement du développement d'une idée ou d'un acte par rapport à d'autres thèmes que la nature. Sur le schéma (de l'appendice) ce thème est présent à chaque niveau.

Les thèmes de la dénaturation continuent à développer la valeur négative des thèmes naturels. La souffrance physique des mineurs est ce qu'il y a de plus négatif dans tout le roman. La faim ajoute à cette dénaturation un élément purement physique. Ce sont la souffrance physique et la faim éternelle qui contribuent principalement à la déformation de cette société mineure. Malgré sa nature déshumanisée, l'amour physique ajoute tout de même à la vie de ce peuple un rare élément de plaisir et doit être considéré comme un sous-thème du groupement des thèmes de la nature et de la dénaturation. Comme tel, tout en ayant une valeur négative, l'amour physique conserve son aspect créateur et par cela fait partie du thème de la germination. Néanmoins la soumission abjecte de la société la plonge dans l'abîme d'inaction qui est représenté sur le schéma comme le fond de la progression thématique.

L'élément du temps est capital à ce point dans la progression thématique car c'est lui qui, en passant selon sa loi inexorable, porte ce peuple au désespoir.

Par contre, ce même élément du temps qui passe porte en lui la possibilité d'un changement, la promesse d'une action future et d'un espoir vivant, tout comme l'année qui passe porte en elle la promesse d'un printemps éventuel et d'une germination. C'est surtout cet élément du temps qui passe et qui use, qui, sous une forme positive et par rapport au thème naturel de la ronde des saisons, modifie la progression thématique. Elle change de direction et monte vers un espoir encore lointain.

En prenant d'abord une forme de politique, l'action progresse au delà du désespoir et de l'inaction vers l'espoir et vers le salut éventuel. L'accélération de ce mouvement est fournie par les thèmes de forces émotives qui représentent le réveil définitif du peuple mineur. Le schéma présente ce groupement de thèmes au même niveau que celui de la nature à laquelle se rattache dès le début l'idée d'un réveil.

A partir de ce niveau, les actes physiques dirigent toujours la progression du roman vers l'espoir, mais les conséquences immédiates de la révolte sont la destruction et la mort. Néanmoins il sort de cette destruction et de cette mort, comme la vision d'un printemps à venir après l'hiver ou d'une résurrection promise après la mort, l'aperçu d'un salut éventuel. L'image de cette nouvelle saison, de ce printemps ensoleillé, termine

ce roman et laisse l'impression d'une germination réelle qui sera suivie d'une récolte éventuelle de liberté, d'humanité et de justice pour ce peuple mineur:

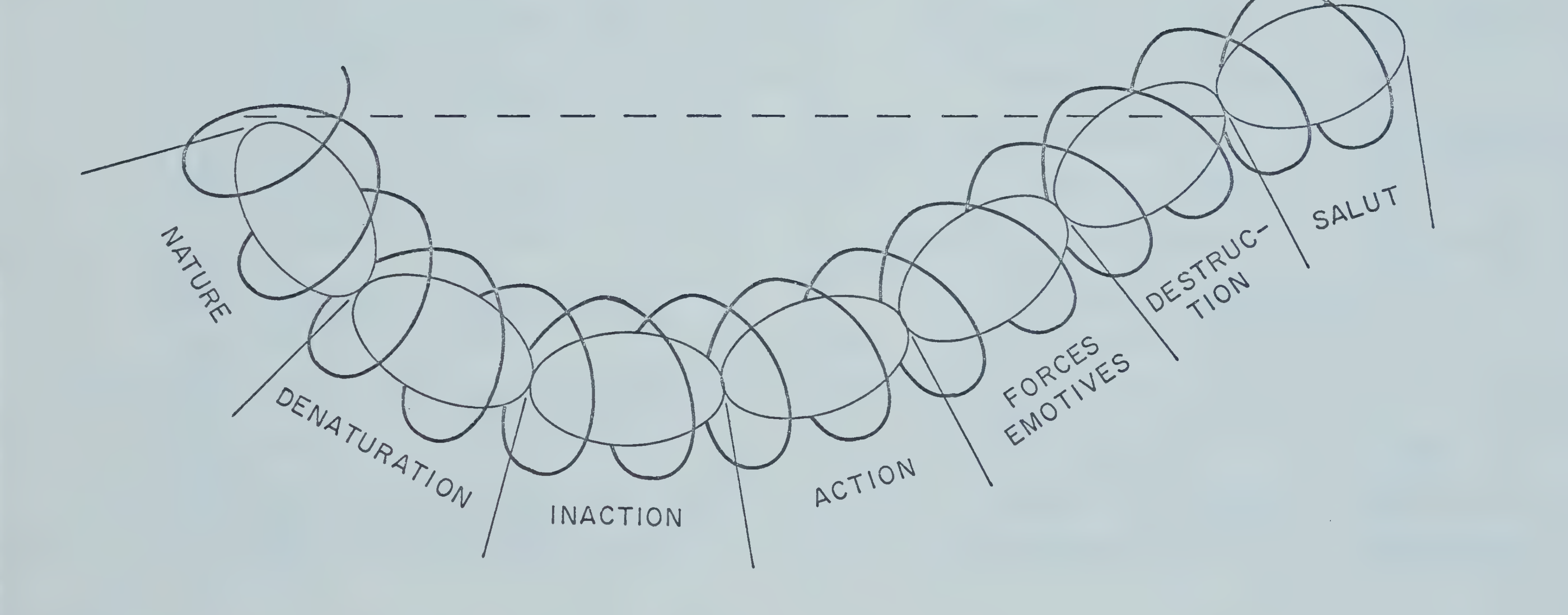
> . . . grâce à sa [de Zola] confiance inébranlable en la vie, l'optimisme perce jusqu'à la fin de Germinal. . . .[1]

NOTES

1 J.H. Matthews, _Les Deux Zola - Science et Personnalité dans l'Expression_ (Genève, 1957), p. 89.



APPENDICE


SCHEMA THEMATIQUE
NATURE
DENATURATION
INACTION
ACTION
FORCES
EMOTIVES
DESTRUC-
TION
SALUT

Répartition des groupements de thèmes

Parties du roman		Nature	Dénaturation	Inaction	Action	Forces émotives	Destruction	Salut
I	Valeur négative	9,10,11,14,18,21 30,31,32,35,40, 42,46,48,51,53, 60,66,70,77	11,12,13,16,18, 19,28,33,45,46, 55,60,62,69,78	17		44		
	Valeur créatrice	35,46	24		60,69	61,67,74,77		
II	Valeur négative	96,97,105,111, 117,141	94,101,115,119, 141	102,103		140		
	Valeur créatrice	81,106,108,110, 120,124,125,126, 136,137,138	82,89,98,106,108, 110,134			109,117		
III	Valeur négative	145,165,168,172, 182,183,203,205, 206	145,147,193,198, 204,206	154,177,178,193		181,190	185,189	
	Valeur créatrice	148,149,163,168, 171,172,176,178, 183	160,190		152,154,163,180, 181,182	152,177,194,195		147,148,157,165, 180,182,208
IV	Valeur négative	214,218,239,246, 265,281,295	235,246,265,300, 301,302	212,216,227,228, 246	262	245,277	222,268	
	Valeur créatrice	245,268	215,224,274		221,239,240,241, 261	211,230,247,270, 304	256,264	239,240,296, 297
V	Valeur négative	310,323,324,326, 349,362,363,377, 383,385,409	320,321,323,328, 346,368,374,378, 383	366,374		338,339,340,341, 348,350,376	338,339,348,352, 353,363,369,377, 378,380,382	
	Valeur créatrice	316	344		335	337,339,343,344, 373		
VI	Valeur négative	389,392,399,435	393,406,407,411, 412,417,428,431	396,442	416	390,392,402,421, 447	448,450,452	393
	Valeur créatrice	427,430	436			411,438,442,449		394,396
VII	Valeur négative	472,475,515,517, 520,524,526,533, 534	457,495,500,508, 527,532,534,535, 537,538,540	455,511	470,543	463,498,514,522, 523,534	484,486,510,517, 519,523	458,472,477
	Valeur créatrice	456,477,531,534, 541,544	462,465,512,540	539		459,536,539		533,539,541,543, 544

Notes sur le schéma thématique

La ligne en spirale indique la manière continue dont un groupement de thèmes mène à un autre et ainsi de suite.

A l'intérieur de la spirale, l'objet en forme de graine ou d'oeuf représente le thème central de la germination qui se poursuit à travers chaque groupement de thèmes.

La ligne discontinue indique l'état des mineurs au début de l'histoire, le point de départ des thèmes et la distance de leur progression par rapport à l'état initial.

Notes sur la répartition des groupements de thèmes

Si nous appliquons le tableau de la répartition des groupements de thèmes au schéma thématique, les observations suivantes s'imposent, bien que cette répartition des thèmes ne comporte que les exemples les plus marquants. Ces exemples sont pourtant en nombre assez grand et assez typique pour qu'on en tire des conclusions généralement valables.

Dans les deux premières parties du roman, ce sont les thèmes de la nature et de la dénaturation qui prédominent; mais les thèmes des forces émotives se révèlent déjà en nombre significatif dans le texte.

Ce sont les trois groupements de thèmes qui parcourent le roman d'un bout à l'autre et qui ont une valeur plutôt constante, bienque les forces émotives paraissent surtout à partir de la quatrième partie du roman et après la lutte entre les forces de l'inaction et de l'action dans les troisième et quatrième parties.

L'enchevêtrement des thèmes et leur développement progressif sont évidents; à partir de la troisième partie du roman tous les groupements de thèmes ont été introduits.

Les thèmes de la destruction se développent surtout dans la cinquième partie du roman en compagnie d'une forte concentration de thèmes de la nature, de la dénaturation et, en particulier, des forces émotives. Ces mêmes thèmes de la destruction réapparaissent en force dans la dernière partie du roman et sont encore accompagnés des mêmes groupements de thèmes.

Les thèmes du salut s'introduisent d'abord dans la troisième partie du roman en même temps que les thèmes de l'action. Tandis que ces derniers atteignent leur apogée avant la cinquième partie, les thèmes du salut reviennent surtout dans la dernière partie où, associés aux thèmes de la nature, ils prédominent.

Quand on considère la valeur créatrice ou négative des divers thèmes, on risque de tomber dans la subjectivité à cause du caractère relatif de ces valeurs

que l'on attribue aux thèmes. En tenant compte de cette réserve, il convient de signaler que les thèmes de la nature sont deux fois plus négatifs que positifs. La plupart des exemples des thèmes de la dénaturation sont d'ordre négatif. Les thèmes de l'inaction sont presque exclusivement de valeur négative. Cette accentuation des forces négatives dans les trois premières parties du roman semble confirmer la courbe vers le bas dans notre schéma. La valeur créatrice est présente dans les thèmes de la nature mais elle ne s'affirme que dans les troisième et quatrième parties où paraissent les thèmes de l'action. Les thèmes des forces émotives qui s'y joignent révèlent une forte tendance vers la négation à partir de la cinquième partie, accompagnés d'un grand nombre de thèmes de la nature, de la dénaturation et de la destruction, tous de valeur négative. Mais la valeur créatrice des forces émotives semble tenir tête à la négation et, en s'alliant à la force créatrice des thèmes du salut, dirige notre courbe assez brusquement vers le haut à la fin du roman.

Au cours du roman les thèmes de valeur négative et les thèmes de valeur créatrice font plus ou moins partie égale. L'opposition entre les divers thèmes et le mouvement général des thèmes se réduisent peut-être à cette lutte entre les forces de la création et les forces de la négation, ce qui constituerait une version naturaliste de la vieille lutte entre les forces du bien et les forces du mal.



BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie des ouvrages consultés

1. Editions de Germinal employée dans la thèse

Zola, Emile. Germinal, ed. Eugène Fasquelle, Paris: Bernouard, 1928.

Zola, Emile. Germinal, trans. L.W. Tancock, London, 1954.

2. Ouvrages sur Zola et sur son oeuvre

Alexis, P. Emile Zola, Notes d'un ami. Paris: Fasquelle, 1882.

Angell, N. et al. Présence de Zola. Paris: Fasquelle, 1953.

Bernard, Marc. Zola par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1952.

Hemmings, F.W.J. Emile Zola. Oxford, 1953.

Lanoux, Armand. Bonjour Monsieur Zola. Paris: Amiot-Dumont, 1954.

LeBlond-Zola, Denise. Emile Zola raconté par sa fille. Paris: Fasquelle, 1931.

Massis, Henri. Comment Emile Zola composait ses romans. Paris: Charpentier-Fasquelle, 1906.

Matthews, J.H. Les Deux Zola - Science et personnalité dans l'expression. Généve: Librairie E. Droz, 1957.

Robert, Guy. Emile Zola. Principes et caractères généraux de son oeuvre. Paris: Société d'Edition Les Belles Lettres, 1952.

Turnell, Martin. The Art of French Fiction. Norfolk: Laughlin, 1959.

Vizetelly, E.A. Emile Zola, Novelist and Reformer. Bodley Head: John Lane, 1908.

Wilson, Angus. Emile Zola. An introductory study of his novels. New York: William Morrow, 1952.

3. Ouvrages sur Germinal

Frandon, I.-M. Autour de Germinal: La Mine et les Mineurs. Génève: Droz, 1955.

Grant, E.M. Zola's "Germinal" A Critical and Historical Study. Leicester University Press, 1962.

Moreau, Pierre. "Germinal" d'Emile Zola, épopée et roman. Paris: Cours de Sorbonne, 1954.

Psichari, Henriette. Anatomie d'un chef-d'oeuvre, "Germinal." Mercure de France, 1964.

4. Articles sur l'oeuvre de Zola

Brown, Calvin S. "Zola Fifty Years After," University of Toronto Quarterly, XXI, no. 4, (July 1952), 325-329.

Hemmings, F.W.J. "The Present Position in Zola Studies," French Studies, X, no. 2, (April 1956), 97-122.

________________. "The Elaboration of Character in the Ebauches et Zola's Rougon-Macquart Novels," PMLA, LXXXI (June 1966), 286-296.

Wenger, Jared. "The Art of the Flashlight: Violent Technique in Les Rougon-Macquart," PMLA, LVII (1942), 1137-1159.

White, Lucien W. "Moral Aspects of Zola's Naturalism Judged by his Contemporaries and by Himself," Modern Language Quarterly, XXIII (1962), 360-372.

5. Articles sur Germinal

Blankenagel, John C. "The Mob in Zola's Germinal and in Hauptman's Weavers," PMLA, XXXIX (1924), 705-721.

Cain, Julien. "La Genèse de Germinal," Le Figaro Littéraire, 3 oct. 1953, p.5.

Frandon, I.-M. "Art et pensée de Zola d'après Germinal," Cahiers Naturalistes, no. 5, (1956), 219-223.

Girard, Marcel. "L'univers de Germinal," Revue des Sciences Humaines, no. 69, (janv.-mars, 1953), 59-76.

Grant, E.M. "Concerning the Sources et Germinal," Romance Review, XXXXIX (1957-58), 168-178.

__________. "The Newspapers of Germinal: Their Identity and Significance," Modern Language Review, LV (1960), 87-89.

__________. "Marriage or Murder: Zola's Hesitations Concerning Cécile Grégoire," French Studies, XV (1961), 41-45.

__________. "A Correction In the Manuscript of Germinal," French Review, XXXIX (Feb. 1966), 521-522.

__________ and Philip D. Walker. "Concerning Color in Germinal," PMLA, LXXIX (1964), 348-354.

Kanes, Martin. "Germinal: Drama and Dramatic Structure," Modern Philology, LXI (1962-64) (Aug. 1961), 12-25.

Loquet, F. "La documentation géographique dans Germinal," Revue des Sciences Humaines, fasc. 79 (juillet-septembre 1955), 337-46.

Matthews, J.H. "The Art of Description in Zola's Germinal," Syposium, XVI, no. 4, (Winter 1962), 267-74.

Walker, Philip D. A Structural Study of Zola's "Germinal." Diss. Yale, 1956.

_______________. "Zola's Use of Color Imagery in Germinal," PMLA, LXXVII (1962), 442-449.

_______________. "The Ebauche of Germinal," PMLA, LXXXI (June, 1966), 286-296.